

1413

# REVUE CANADIENNE

NOUVELLE SERIE

VOLUME I

1908



LA CIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE  
Montréal, Canada.



## DIRECTEURS

M. l'abbé GASPARD DAUTH, président

M. l'abbé LEONIDAS PERRIN

M. PHILEMON COUSINEAU, avocat

M. EUGENE ST-JACQUES, médecin

M. l'abbé PHILIPPE PERRIER

M. ERNEST MARCEAU, ingénieur-civil

M. l'abbé EMILE CHARTIER

M. l'abbé ELIE AUCLAIR,  
Secrétaire de la Rédaction,  
471, rue Lagachetière Ouest

M. l'abbé LEONIDAS DESJARDINS,  
Secrétaire de l'Administration,  
185, rue Saint-Denis

Montréal—Canada

---

## La Revue

---



LA REVUE CANADIENNE existe depuis 1864. Une année seulement, en 1880, elle dut suspendre sa publication.

“ Nous croyons, écrivaient ses fondateurs (janvier 1864), que le temps est venu de donner à la littérature française, en Canada, un organe qui lui assure un développement régulier et simultané dans toutes les branches des connaissances humaines.” C'était là un programme très vaste, sans doute; mais on s'y donna avec intelligence et dévouement, et, dans une large mesure, ne peut-on pas dire qu'il fut rempli?

Ce qui est certain, pour qui parcourt les quarante-trois années ou les cinquante-deux volumes de la REVUE, ce qui même apparaît assez clairement, à qui consulte les intéressantes tables générales que l'ancien directeur, M. Alphonse Leclaire, publiait récemment (décembre 1907), c'est que la

REVUE CANADIENNE a heureusement contribué au progrès des lettres françaises, dans notre pays.

Et surtout, elle a toujours estimé que nos aspirations, à nous, les fils de la race française et catholique, pionniers de la civilisation en ce pays, devaient s'inspirer de nos traditions nationales et religieuses.

A certaines heures plus difficiles, nous croyons honorable de l'admettre, la rédaction dut en trop grande partie s'alimenter à l'étranger. Les collaborateurs canadiens faisaient défaut. Mais dans ces pages de reproduction, comme dans les articles inédits, on restait fidèle au généreux idéal d'une race qui a son passé et qui veut vivre.

Depuis quinze ans, M. Alphonse Leclaire avait la propriété et la direction de la REVUE. Il lui a donné dans sa partie artistique un relief et un éclat, dont se serait honorée n'importe quelle publication. En lui succédant à l'administration et à la rédaction, les directeurs actuels croiraient manquer à un devoir d'honneur s'ils ne rendaient hommage au zèle et au dévouement dont il a fait preuve, avec une constance inlassable. Sans cesse, en effet, durant ces quinze ans, il eut à coeur le succès de la REVUE et il chercha partout ce qui pouvait instruire avec intérêt et variété, fallut-il même, nous avouait-il, admettre certains articles dont la teneur ne cadrerait pas complètement avec ses propres idées. Mais si le directeur de la REVUE CANADIENNE de 1893 à 1908 admettait de bonne grâce une légitime et saine indépendance d'opinion dans les questions libres, il entendit toujours qu'on fût fidèle aux trois mots d'ordre des fondateurs, restés la devise de la REVUE: *Religioni, Patriae, Artibus*—Pour la Religion, pour la Patrie et pour les Arts!

La REVUE est donc une oeuvre. Cette oeuvre, M. Alphonse Leclaire, pour rien au monde, n'aurait voulu l'abandonner, sans être sûr qu'elle serait maintenue, par ses successeurs, dans l'esprit de ses traditions. Certaines circonstances pourtant lui faisaient désirer de la voir passer en d'autres mains, afin de prendre lui-même quelque repos et de donner suite à un projet de voyage déjà depuis longtemps retardé.

C'est maintenant un fait accompli. La REVUE CANADIENNE, avec cette livraison de janvier, change de propriétaire et de di-

recteurs. "En l'abandonnant, écrivait M. Leclaire (novembre 1907), j'ai la consolation de la laisser entre des mains bien plus capables que les miennes de lui donner la direction et la vie que je me suis efforcé de lui procurer." Et, après avoir offert ses remerciements à ses collaborateurs et à ses abonnés, il ajoutait : "Merci aussi au digne prélat, qui, dans sa bonté, a bien voulu me tirer de l'inquiétude où j'étais de ne savoir à qui confier une oeuvre qui m'était devenue bien chère."

Le prélat dont il était question, nos lecteurs le savent déjà sans doute, c'est Mgr Bruchési, notre archevêque, qui s'est en effet porté acquéreur de la REVUE CANADIENNE.

Tout en gardant la propriété légale et le contrôle bienveillant de la REVUE, Mgr l'archevêque la cède, quant aux revenus qu'elle pourrait produire, à l'Université Laval (Montréal), et, il en confie l'administration et la rédaction à un bureau de directeurs, composé de sept membres tous choisis parmi les professeurs de l'Université, et dont il désigne lui-même le président.

Les directeurs nommés par Sa Grandeur, le 29 novembre 1907, sont M. l'abbé Gaspard Dauth, président, et MM. l'abbé Perrin, Philémon Cousineau, avocat, Eugène St-Jacques, médecin, l'abbé Philippe Perrier, Ernest Marceau, ingénieur civil, et l'abbé Emile Chartier. Ont été adjoints à ces messieurs, M. l'abbé Léonidas Desjardins, comme secrétaire-trésorier de l'administration, et M. l'abbé Elie Auclair, en qualité de secrétaire de la rédaction.

Mais il est parfaitement entendu, et le public doit en prendre bonne note, que la responsabilité de l'Université n'est engagée en rien, ni financièrement ni moralement, par les actes de la REVUE CANADIENNE. Les directeurs gardent pour eux toute responsabilité.

"Le bureau de direction est chargé de promouvoir tous les intérêts de la REVUE. Il lui appartient de la maintenir dans ses traditions nationales et religieuses, de lui procurer une rédaction originale, sérieuse, intéressante, variée et toujours au courant des vrais progrès de l'esprit humain, surtout dans le domaine de la littérature, de l'histoire, de l'économie politique et sociale, des sciences, des arts et du mouvement éducationnel en général." (Constitution, Art. IV).

Cet article de nos Constitutions est à lui seul un appel à tous les travailleurs de la pensée, qui voudraient devenir nos collaborateurs. En plus on remarquera que, si ce programme ouvre de vastes perspectives à l'orientation de nos travaux, il garde aussi, au point de vue des principes, ses cadres bien précis, si larges soient-ils, en-dehors desquels il ne sera loisible à personne *d'extravaguer*. Fidèle à son passé, nous en avons pour garantir la personnalité connue des directeurs plus haut désignés, la REVUE le sera dans son esprit, dans sa tenue et dans ses aspirations.

Les articles seront signés au moins d'une façon générale. Mais, ainsi que cela se pratique dans les Revues d'Europe les mieux faites, les auteurs n'apposeront au bout de leur signature aucune addition de titre, si brillant et si honorable qu'il soit. Selon l'adage italien, notre publication témoignera pour elle-même : *Fara da se!*

M. Thomas Chapais, ce nous est une joie de l'annoncer, continuera l'intéressante chronique *A travers les faits et les oeuvres*, qu'il écrit depuis quelques années.

Plusieurs autres anciens collaborateurs nous ont promis de nous rester fidèles, tous du reste seront les bienvenus. A ceux-là s'adjoindront de nouveaux collègues de la plume, lettrés et savants, sur le talent et le mérite desquels nous avons lieu assurément de compter beaucoup.

Conscients de la responsabilité sérieuse qu'ils encourent, en acceptant la charge à laquelle les a appelés la confiance de Mgr l'archevêque de Montréal, les directeurs se permettent d'espérer qu'ils trouveront sympathie et bon accueil chez tous leurs compatriotes—surtout chez ceux qui pensent, et, spécialement, chez leurs collègues des différentes facultés, des écoles et collèges affiliés de l'Université.

Comme nos aînés de 1864, à nos compatriotes, à nos collègues, à nos confrères, à nos amis nous redisons : *Religioni, Patriae, Artibus*—c'est pour la Religion, pour la Patrie et pour les Arts!

Pour la Rédaction,

*Elie Auclair,*

secrétaire.

Janvier 1908.

## Études Bibliques

### I

#### *Nativité de Jésus-Christ.*

Factus est Deus homo, ut homo fieret Deus; ut panem angelorum manducaret homo, Dominus angelorum factus est homo.

Dieu s'est fait homme, afin que l'homme devint Dieu; afin que l'homme mangeât le pain des anges, le Seigneur des anges s'est fait homme. (S. Aug., Serm. 9, de Nativ.)



N ces jours-là," dit le texte sacré, (1) "on publia un édit de César Auguste qui ordonnait le recensement de toute la terre." (2).

Rome avait achevé ses conquêtes; l'humanité reposait en paix sous le sceptre de César; le temple de Janus venait d'être fermé pour la première fois depuis 206 ans; le monde semblait se recueillir à l'approche du Roi pacifique. Auguste profita du silence des armes et de la tranquillité universelle pour procéder au recensement de tout le monde romain, de ses sujets et alliés. L'empereur servait ainsi, sans y penser, les vues de la divine Providence, qui voulait amener Marie et Joseph, de Nazareth, où ils habitaient, à Bethléem, où ils devaient se faire inscrire, et qui avait été désigné par les prophètes comme le lieu de la naissance du Messie. Il

(1) Luc, II, 1.

(2) Sic imperium romanum designabatur... Gentes a Romanis non subjectae quasi pro feris habebantur extra orbem projectae.

C'est ainsi qu'était désigné l'empire romain. Les peuples non soumis aux Romains étaient considérés comme des sauvages relégués en-dehors du monde. (B. Lamy).

entraîna aussi dans les desseins de Dieu que l'empire romain rendit témoignage à la royale descendance de Jésus-Christ, et que l'origine du Fils de David fût attestée par les registres publics.

Dans la Syrie, de laquelle relevait la Judée, vassale de l'Empire, le dénombrement fut opéré par Quirinus, gouverneur de cette province. Ce fut le premier dénombrement auquel il présida, remarque l'Évangéliste (1). Quirinus dirigea encore, en effet, le recensement qui suivit la déposition d'Archélaüs, et auquel S. Luc fait allusion au livre des Actes (2). Aussi bien, par de savants calculs, un critique allemand, A.-W. Zumpt, a montré presque jusqu'à l'évidence que Quirinus a été deux fois gouverneur de Syrie, une fois vers l'époque de la naissance du Sauveur, et une autre fois, 10 ou 12 ans plus tard, lorsque le fils d'Hérode fut déposé, et que la Judée fut réduite en province romaine (3).

Conformément à l'usage des Juifs comme au droit romain (4) l'inscription des citoyens devait avoir lieu, non pas au lieu de leur résidence, mais au lieu de leur origine; ils étaient censés faire partie de la ville ou de la bourgade habitée primitivement par leurs ancêtres.

Aussi docile à la voix d'Auguste que "sous le doigt de l'artiste peuvent l'être les cordes de la lyre" (5), tout le monde

(1) Luc, II, 2. Cf. Fillion, h. l. (Bible Lethielleux).

(2) V, 37. Le premier de ces deux recensements n'était que le compte des citoyens de l'Empire: il ne donna lieu à aucun désordre. Le second, qui se rapportait aux biens des citoyens et entraînait la capitation, provoqua en Judée l'agitation que rappelle St-Luc: Act. V, 37. Cf. Schleussner: *Lexicon Nov. Test.*

(3) A. W. Zumpt: *Das Geburtsjahr Christi: Hist. Chronol. Untersuchungen.*

(4) Wieseler: *Synopsis of the four Gospels.* "The Roman census (as Huskle himself has learnedly proved) was not taken according to the place of residence, but according to the forum originis." Cf. H. Wallon. De la croyance due à l'Évangile. "Les Romains, dit-il, recensaient les personnes au lieu de leur origine. Le recensement à Rome, se faisait par tribu, c'est-à-dire, dans le lieu originaire, sans égard au lieu de la résidence."

(5) Aristides rhetor: *de Urbe Româ: ap. Champagny, les Césars: II, 359.*

s'ébranle pour aller se faire inscrire, chacun dans sa ville d'origine. Les hommes s'agitent par millions dans l'immense étendue du monde romain : c'est comme le travail de la terre prête à donner son fruit divin et à enfanter le Désiré des collines éternelles.

Dès qu'ils eurent connaissance de l'édit de l'Empereur, Marie et Joseph, qui appartenaient à la race royale de David, n'hésitèrent pas à faire leurs préparatifs de départ pour Bethléem, la ville de leurs aïeux. Rien ne les arrête, ni la difficulté d'un voyage dans un pays montagneux et par une saison rigoureuse, ni l'état de la Vierge sainte, arrivée à son neuvième mois. Dans l'édit d'un empereur idolâtre, ils ont vu l'expression de la volonté divine. Marie, l'Arche du Seigneur, se lève donc et s'avance avec la Manne divine qu'elle renferme; Joseph l'environne de toute sa tendresse; la terre semble tressaillir sous le poids de son Créateur. Les deux saints voyageurs, porteurs du Salut de l'humanité, traversent lentement les lieux autrefois soumis à leurs ancêtres, maintenant asservis par les Gentils, et qui évoquent tant de souvenirs au fond de leurs coeurs. A leurs côtés passe une multitude d'hommes qui vont dans toutes les directions pour se faire inscrire, et ne soupçonnent guère qu'ils ont si près d'eux le Grand Prophète, et que leur Créateur est porté dans le sein de cette jeune juive inconnue; à peine remarquent-ils la dignité et l'incomparable modestie de la Mère de Dieu, que l'humilité de sa condition leur fait bientôt oublier. Après un voyage pénible de 80 milles environ, Marie et Joseph se trouvent en face de Bethléem de Juda (1).

Cette ville, devenue si célèbre et si chère au coeur chrétien, est bâtie sur une colline couverte de vignes et d'oliviers, à deux heures au sud de Jérusalem. C'est sur le sommet de cette colline que s'élevait l'hôtellerie que mentionne S. Luc (2) et dont nous voyons encore l'image dans les khans de la Palestine moderne. Un khan ou caravansérail consiste en une sorte de galerie, qui

---

(1) C'est l'Ephrata de la Gen. 48, 7. (Cf. Mich. V. 2). Un autre Bethléem se trouve dans la tribu de Zabulon.

(2) II, 7. Dans le grec le mot qui signifie hôtellerie est précédé de l'article, ce qui suppose qu'il n'y avait pas d'autre hôtellerie à Bethléem.

est divisée en petites chambres ouvertes, à l'usage des voyageurs, et à laquelle est attachée une cour réservée aux animaux; comme les galeries sont dénuées de tout ameublement et des objets les plus indispensables, c'est à chacun de pourvoir à ses besoins, d'apporter avec lui sa nourriture, d'aller puiser de l'eau au puits voisin, et de se munir, s'il le veut, d'un tapis ou d'une natte, pour s'y asseoir, les jambes croisées, pendant ses repas, et y prendre le repos de la nuit. Le voyageur qui arrive trop tard et lorsque toutes les places sont occupées, n'a d'autre ressource que d'aller demander l'hospitalité aux animaux, chevaux, mulets ou chameaux, parqués dans la cour, et de tâcher de se ménager une place aussi propre que possible dans quelque coin de l'étable. Il arrive assez fréquemment en Palestine que le khan tout entier, ou du moins l'étable attachée au khan, soit une de ces excavations nombreuses que la nature y a creusées au flanc des collines; et telle semble avoir été, selon la tradition (1), l'étable du caravansérail de la petite ville de Bethléem Ephrata, à l'époque qui nous occupe.

La journée du 24 décembre touche à sa fin.

Le soleil couchant dore de ses pâles rayons d'hiver le sommet de la colline de Bethléem. Les étoiles sortent une à une de leurs retraites. La nuit commence son cours. Marie et Joseph, fatigués de leur longue course, se présentent à l'hôtellerie: toutes les chambres étaient prises par la foule que le recensement avait amenée à Bethléem. D'autres, avec de l'or ou en étalant leurs titres, auraient pu obtenir une place; mais les deux saints voyageurs étaient pauvres, et toute leur gloire était à l'intérieur; pour eux, pour des gens de cette sorte, semble dire l'Évangéliste, il n'y avait point de place dans l'hôtellerie; et les deux

---

(1) S. Justin, martyr, né en Palestine au commencement du second siècle, dépose en faveur de cette tradition dans les termes suivants, dont l'importance n'échappera à personne: Cum Joseph in hoc vico (Bethleem) non haberet quo deverteret, in specum quemdam vico proximum concessit. Cumque ibi essent, peperit Christum Maria, ac eum in præsepi posuit). Comme Joseph ne connaissait à Bethléem personne, chez qui il pût descendre, il se retira dans une grotte voisine de ce bourg. Pendant qu'ils étaient là, Marie enfanta le Christ et le déposa dans une crèche. (Dialog. cum Tryph. 78). Cette grotte dont parle saint Justin, était située, suivant une autre tradition, dans les ruines d'un palais que David avait fait élever à Bethléem, (Cf. Sepp. Vie de J.-C. c. VI).

descendants de David, dans la ville même qui l'avait vu naître, furent réduits à chercher un abri dans la grotte qui servait d'étable au caravansérail. Cependant la nuit s'avancait; les étoiles montaient silencieusement au-dessus de Bethléem. L'heure de minuit sonna. Autour de l'étable régnait un grand calme; Marie était dans l'extase de l'attente. Paraissez, divin Enfant, les temps sont accomplis. "Et Marie," dit l'Évangéliste avec tant de simplicité et de charme, "enfanta son Fils premier-né." Franchissant sans aucune altération matérielle les barrières du tabernacle immaculé où Il résidait, comme les rayons du soleil pénètrent sans la briser une glace de cristal, l'Homme-Dieu apparut aux regards de sa Mère. Elle Lui offrit avec son époux, au nom de l'humanité tout entière, les premiers et les plus purs hommages que la terre lui ait jamais rendus. A son exemple, toute la cour céleste, sur l'ordre de Dieu, comme le dit St Paul (1), se prosterna et adora son Roi. Exempte des suites douloureuses qui sont l'apanage des autres enfantements, la Vierge Mère enveloppa elle-même son Fils, avec un mélange inénarrable de respect et de tendresse, des humbles langes qu'elle lui avait préparés et Le coucha dans la crèche de l'étable, qui devint ainsi le berceau du Roi des rois (2).

A un mille de Bethléem, du côté de l'Orient, s'étend une plaine verdoyante, où s'élevait jadis la "Tour du Troupeau" (Migdal Eder). Dans ces mêmes lieux où David enfant avait autrefois fait paître les brebis de son père, des bergers, dit saint Luc, veillaient tour à tour pendant la nuit à la garde de leurs troupeaux. Après les pluies de décembre, c'est-à-dire, vers la fin du mois, on a souvent, en Palestine, une température douce et agréable; la terre s'y couvre de verdure, et, la nuit même, on rencontre beaucoup de troupeaux dans les champs.

---

(1) Hébr. I, 5.

(2) Au-dessus de la grotte de la Nativité, sainte Hélène fit bâtir la basilique, qui subsiste encore; ce sont les fils de saint François, le héros de la pauvreté, qui desservent cette église. L'endroit où le Sauveur est né est marqué par une étoile d'argent, enchâssée dans le marbre, et éclairée de 16 lampes: autour de l'étoile, est gravée en lettres d'or cette inscription: "Hic de V. Maria J.-C. natus est." "Ici J.-C. est né de la Vierge Marie." La crèche qui recut l'Enfant divin a été transportée à Rome dans la basilique de sainte Marie-Majeure.

Il n'est pas douteux que les bergers dont parle l'Évangéliste n'aient compté parmi ces âmes simples et droites qui attendaient avec une sainte impatience "la consolation d'Israël." Peut-être s'entretenaient-ils entre eux du Libérateur promis à leurs ancêtres et du grand Pasteur de la maison d'Israël, lorsque tout à coup "un ange (1) du Seigneur se présenta à eux, et ils se trouvèrent environnés d'une lumière céleste." (2) On s'imagine facilement la crainte dont ils furent saisis. "Tout ce qui est divin," dit Bossuet, "étonne d'abord la nature humaine pécheresse et bannie du ciel." (3). L'ange se hâta de rassurer ces hommes simples, choisis pour être les premiers adorateurs de l'Homme-Dieu, (4) et leur fit part de son message céleste: c'était pour la première fois que la bonne nouvelle ou l'Évangile retentissait sur la terre, dont elle devait bientôt faire le tour et qu'elle devait régénérer. "Voici," leur dit l'ange, "qu'il vous est né un Sauveur dans la cité de David: c'est le Christ Dieu." (5). Quelle nouvelle! Le Libérateur, attendu depuis si longtemps, est né enfin, et ce Libérateur, c'est le Seigneur lui-même, c'est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui a daigné prendre la nature humaine! Et c'est pour eux, pauvres bergers, que sont les prémices de cette grande nouvelle, qui intéresse à un si haut point le monde entier. Leur simplicité se montra digne d'un tel privilège, dont ils ne songent

---

(1) En grec, *angelos*, sans article. Cet ange est probablement saint Gabriel, qu'on trouve constamment mêlé au mystère de l'Incarnation.

(2) Cette lumière céleste (*gloria Domini*) est le "*Kebôd Jahve*" de l'hébreu, c'est-à-dire, cet éclat, cette splendeur qui accompagne les théophanies.

(3) *Elévat*. XVI<sup>e</sup> sem., 9<sup>e</sup> *Eléy*.

(4) Le "*nolite timere*" (ne craignez point) ne semble-t-il pas annoncer la fin de la loi de crainte, et l'aurore de la loi d'amour?

(5) En grec "*Xristos kurios*." "I see no way of understanding this "*kurios*," but as corresponding to the Hebrew *Jehovah*. Alford: *The Greek Testament*. Aussi bien, les Septante, partout où ils ont rencontré, dans l'ancien Testament, le nom propre de Dieu: *Jahve*, l'ont toujours traduit par "*kurios*."

pas à se glorifier. Tout leur désir est d'aller offrir leurs cœurs à leur divin Roi! Mais à quelle marque pourront-ils le reconnaître, et où est le palais du Messie? "Voici le signe auquel vous le reconnaîtrez," leur dit l'ange, "vous trouverez un Enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche." Ce contraste sublime entre l'humiliation extérieure du Sauveur et sa dignité incomparable, quelque étonnement qu'il ait pu jeter dans l'âme des bergers, n'ébranla point leur foi. Elle fut encore confirmée par le divin cantique, qui retentit alors à leurs oreilles avec une si suave mélodie, et fit tressaillir les voûtes de la création. Emue à la vue de si grandes choses, une troupe de l'armée céleste s'était jointe à Gabriel pour saluer l'arrivée des temps nouveaux. Les anges avaient chanté autrefois, à la pensée des hommes, lorsque le Créateur posait les fondements de la terre (1); il était juste qu'ils fissent éclater leur joie, à la nouvelle création, et ils le firent avec un désintéressement digne du Dieu qu'ils servaient. S'oubliant complètement eux-mêmes, ils n'avaient à la bouche que Dieu et les hommes, et se tenaient, pour ainsi dire, à l'écart, avec une grâce infinie, pour faire place à leurs frères plus jeunes, dont la nature se trouvait dans le Christ si élevée au-dessus de la leur. "Gloire à Dieu au plus haut des cieux," chantaient-ils, "et paix sur la terre aux hommes chéris du ciel." (2)

Leur concert une fois achevé, les esprits angéliques se retirèrent au ciel, et les bergers, aux regards desquels le ciel s'était ouvert un moment, et qui venaient de se voir comme transportés dans un autre monde, n'aperçurent plus autour d'eux que les collines, dont la vue leur était familière, et la vallée, où leurs troupeaux paissaient avec leur placidité habituelle. Ils

---

(1) Ubi eras, quando ponebam fundamenta terrae?... Cum me laudarent simul astra matutina, et jubilarent omnes filii Dei? Où étais-tu, quand je posais les fondements de la terre, quand les astres du matin chantaient en chœurs et que tous les fils de Dieu poussaient des cris d'allégresse? (Job, XXXVIII, 4-7).

(2) Le mot grec, que la Vulgate a rendu par: *bonae voluntatis*, "signifie la bonne volonté de Dieu pour nous, et nous marque que la paix est donnée aux hommes chéris de Dieu." Bossuet: *Elévat. XVIIe semaine, 9e élévat.* C'est ce que remarque aussi Maldonat (h. 1.)

ne furent pas infidèles à la lumière qui avait brillé à leurs yeux et au fond de leurs cœurs. "Allons," se dirent-ils les uns aux autres, "passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé (1), ce que le Seigneur nous a fait connaître." Et ils gravissent en toute hâte la colline, que domine la ville. La lueur d'une lampe, suspendue à l'entrée de l'hôtellerie, guide leurs pas jusqu'à la crèche de l'étable (2), que l'ange leur avait indiquée. Tout ce qui leur avait été annoncé apparaît à leurs yeux. Ils regardent avec simplesse et amour l'Enfant qu'ils ont devant eux, et sous ces dehors d'une pauvreté plus grande encore que la leur, ils le reconnaissent et l'adorent comme leur Sauveur et le Christ Dieu. Ce furent les premiers chrétiens; l'Eglise commençait en eux; ils sont nos pères dans la foi: le divin Soleil, qui se levait sur notre terre, avait réservé ses premiers rayons pour de pauvres bergers ignorants et inconnus, le rebut du monde et le néant même, à les regarder par les yeux humains. Dieu inaugurerait ainsi cette merveilleuse économie de la Religion, où les premiers devaient être les derniers, et les derniers les premiers (3), et que saint Paul décrit en ces termes: "Considérez, mes frères, ceux que Dieu a appelés parmi vous, et dont il a composé cette Eglise victorieuse du monde. Il y a peu de sages que le monde admire, il y a peu de puissants et de nobles: mais Dieu a choisi ce qui est fou selon le monde, pour confondre les sages; il a choisi ce qui était faible, pour confondre les puissants; il a choisi ce qu'il y avait de plus méprisable et de plus vil, et enfin ce qui n'était pas, pour détruire ce qui était." (4)

Obligés enfin de quitter l'étable, où ils avaient trouvé le paradis, nos heureux bergers ne se plaisent plus qu'à exalter les

---

(1) Luc, II, 15. Cette expression de la Vulgate: hoc verbum quod factum est, est un hébraïsme qui signifie: cette chose qui est arrivée.

(2) L'article placé, dans le grec, devant le nom qui signifie crèche, montre qu'il s'agissait bien de la crèche de l'étable.

(3) Matth. XX, 16.

(4) I Cor. I, 26-29.

grandeurs et les bontés du Dieu d'Israël; ils repassent dans leurs discours tout ce qu'ils viennent de voir et d'entendre, et en admirent la conformité parfaite avec le message de l'ange, et comme ils se consolent de leur misère qui leur donne un trait de ressemblance avec le Messie, et qui leur a valu la première audience à la cour du Roi des rois!

De retour dans leurs foyers, ils n'eurent rien de plus pressé que de faire part de leur bonheur à tous ceux qui les entouraient, et de raconter les merveilles qu'ils avaient vues. "Il fallait", dit Bossuet, "de tels témoins à Celui qui devait choisir des pêcheurs pour être ses premiers disciples et les docteurs futurs de son Eglise." (1). On ne songea pas à contredire le récit naïf et sincère de simples bergers; il y eut un mouvement général d'admiration en ceux qui l'entendirent. Il est à croire malheureusement que beaucoup de ceux-là s'en tinrent à une admiration stérile, et aux conjectures que chacun d'eux fit dans le moment selon la disposition de son coeur. Grossiers et charnels, ils ne voulurent pas reconnaître dans l'humble Enfant de l'étable le glorieux Roi promis à leurs pères.

Autour de la crèche, les choses du monde allaient leur cours; rien d'extraordinaire n'apparaissait sur la surface de la société; les hommes, à qui un Sauveur venait de naître, étaient tout entiers à leurs petits projets, et ne se souciaient que d'intérêt et de plaisirs. Cependant Marie était attentive aux grands événements qui se passaient autour d'elle, et auxquels les Juifs et le monde prenaient si peu de part; recueillie en Dieu, elle ne laissait rien perdre qui eût rapport à son Fils; tout ce qu'elle voyait ou entendait à son sujet, était soigneusement recueilli; réunissant et combinant tous ces traits divins, elle en composait une sorte de bouquet, d'où s'échappait un parfum céleste, qui nourrissait sa foi et son amour. Absorbée dans ses sereines contemplations et toute entière à la pensée du Verbe incarné, elle ne laissait rien paraître au dehors des grandes choses que Dieu avait faites en elle; elle gardait le silence sur tant de merveilles, et tenait sous le sceau le secret de Dieu. "Les grandes

---

(1) Elévat. XVIe semaine, 11e Elév.

choses que Dieu fait au-dedans de ses créatures," dit Bossuet, (1) "opèrent naturellement le silence, le saisissement, et je ne sais quoi de divin qui supprime toute expression." Mais si Marie ne disait rien aux créatures, quels doux et mystérieux colloques elle entretenait avec l'Enfant-Dieu! Le moyen de peindre l'attitude de la Mère à l'égard du Fils dans ces premiers jours qui suivirent la Nativité? Quels hommages elle Lui offrait, en son nom et en celui de la création tout entière! Comme elle cherchait à relever par ses louanges tant de grandeur abaissée! Quels regards elle arrêtaient sur Lui! et avec quel amour elle baisait ce divin visage, qui fait les délices des anges! Mais comment dire les suaves et pures émotions qui s'agitèrent au coeur de la jeune Vierge, quand elle comprit que le divin Enfant lui demandait le lait virginal, dont quelques gouttes seront désormais sa nourriture, à Lui, sans qui nulle créature ne pourrait subsister un jour (2)? A coup sûr, à la vue du Créateur de tous les mondes puisant sa vie au sein de la Vierge Mère, les anges qui l'adoraient se regardèrent attendris. Et nous aussi, en face de si divines beautés, nous sentons le besoin de nous agenouiller et de nous taire.

*Victor Many, p.s.s.*

---

(1) Bossuet: *Elévations*, XVIIe semaine, XIIe Elév.

(2) "Et lacte modico pastus est  
Per quem nec ales esurit."  
"Il s'est nourri d'un peu de lait,  
Lui, qui rassasie jusqu'au petit oiseau."  
(Sedulius).

## Le Monument de Mgr de Laval à Québec

---



DANS quelques mois, Québec verra se dresser à l'ombre de sa vieille basilique la statue du premier évêque du Canada, Mgr de Laval.

Il n'y a pas de figure dans l'histoire de notre pays qui apparaisse entourée d'une plus brillante auréole de vertus que celle de cet homme de Dieu dont les travaux, au témoignage de M. de la Colomnière, "ont égalé, sinon surpassé les supplices de bien des martyrs". Apôtre infatigable, organisateur de première force, conseil-

ler éclairé et prudent, Mgr de Laval mérite bien le titre, que lui décernent nos historiens, de père de la patrie canadienne. Comme évêque, conscient de sa mission toute providentielle, il veilla avec une tendre sollicitude sur le troupeau qui lui avait été confié; dévoré du zèle de l'apostolat, il chercha à étendre chaque jour davantage le règne de Dieu et sa parole de feu communiquait aux dévoués missionnaires qu'il envoyait chez les peuples encore plongés dans les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, sa passion de l'immolation et du sacrifice. Chaque conquête emplissait son âme d'une joie débordante; mais il savait au prix de quels efforts héroïques l'Eglise remporte des victoires sur l'enfer: voilà pourquoi il défendit avec tant de vigueur ces âmes arrachées à la mort du péché et livra des combats restés légendaires contre l'égoïsme et la convoitise des aventuriers qui, pour quelques misérables profits, ne craignaient pas de ruiner l'action civilisatrice de la religion et de compromettre à jamais la moisson promise aux durs labeurs des intrépides missionnaires. Plus d'une fois, il dut s'armer des foudres de son autorité pour éloigner les loups affamés qui rôdaient autour du troupeau dont il avait la garde.

Ce que ce grand évêque a fait pour l'Eglise, il le fit également pour son Roi; jamais prince n'eût de serviteur plus soumis ni

plus actif. Louis XIV reconnaissait en lui non seulement un homme d'une rare vertu, mais encore un aviseur d'une prudence consommée et d'un désintéressement absolu. Mgr de Laval fut donc un grand caractère et une indomptable volonté. Insouciant du témoignage de ses contemporains, calme au milieu de l'orage des passions et des appétits déchaînés, prêchant la concorde et l'union et donnant à tous l'exemple du renoncement et de l'oubli de soi, il poursuivit sans relâche l'oeuvre sublime qu'il rêvait, assuré que c'était la semence de l'avenir qu'il jetait à la terre nouvellement défrichée de la patrie canadienne. Aussi bien, l'honorable Chauveau ne disait rien de trop lorsqu'il s'écriait: "Tout ce que nous avons, tout ce que nous défendons, tout ce que nous défendrions au péril de notre vie: tout cela est son ouvrage, tout cela est la féconde conséquence de sa grande pensée".

En effet, si Champlain et Maisonneuve arborèrent sur ce sol encore vierge le blanc étendard de la France et abattirent les premiers arbres de la forêt pour grouper autour d'une modeste chapelle les premières chaumières canadiennes, c'est à Mgr de Laval que revient l'honneur d'avoir établi entre les divers établissements de la Nouvelle France le lien si fort du patriotisme et de l'amour de cette terre rougie du sang des martyrs et des héros. Et c'est parce qu'il fut l'artisan de cet avenir, qui est devenu le présent, que la gloire va demain ceindre son front.

Ah! il est consolant, à une heure où le vieux monde, comme pris de vertige, semble n'avoir d'autre ambition que de dresser des statues à tous les vices, à toutes les hontes et à toutes les lâchetés, d'assister parfois ici à l'apothéose d'une grande vertu et d'un noble caractère, devant lesquels tout un peuple reconnaissant se découvre. C'est le rare spectacle qu'auront bientôt sous les yeux ceux à qui il sera donné de se grouper autour du monument que Philippe Hébert aura élevé à la mémoire de l'illustre Mgr de Laval.

\* \* \*

Et quel sera ce monument? Nous avons voulu, pour répondre à la curiosité des lecteurs de la REVUE CANADIENNE, l'aller demander à l'auteur lui-même. D'après la maquette qui nous a



Statue de Mgr de Laval, par Philippe Hébert.

été montrée, nous pouvons nous faire une idée de ce que sera l'oeuvre définitive.

Le monument aura plus d'un trait de ressemblance avec le monument Bourget, élevé sur le parvis de la cathédrale de Montréal. Différent par le plan architectonique et la disposition des groupes, le caractère général est le même et la note dominante est celle de la grandeur et de la simplicité. Composé d'une base très étudiée et d'un fût uni, le monument est couronné par la statue majestueuse et imposante du prélat. L'artiste a représenté Mgr de Laval debout, revêtu des ornements pontificaux, du rochet, de l'étole et de la chape brochée, mitre en tête et crosse en main, tel que se montre l'évêque lorsqu'il confère le sacrement de confirmation. La main droite est ouverte dans un geste de semeur, tandis que la gauche appuie et pèse sur la crosse qui repose sur le sol, comme pour nous faire entendre qu'ainsi, par lui, a été planté dans la terre canadienne l'étendard de la foi. L'expression de la figure nous a aussi frappé par l'intensité de vie qu'on y lit. Le front chargé de pensées est creusé de profondes rides; sous des sourcils épais, le regard semble fixer une vision lointaine et scruter l'avenir; les joues desséchées trahissent les longs jeûnes et les innombrables sacrifices; la bouche, qui esquisse un léger sourire, corrige ce qu'aurait de trop austère l'ensemble de cette figure empreinte de gravité et de méditation. Le mouvement n'a rien de recherché ni de "posé"; ce n'est pas ce qu'on appelle un "morceau de bravoure". Ce que l'artiste a cherché, c'est le geste simple et vivant, et il a réussi à nous donner une image parfaite de noblesse et de grandeur. Cette statue peut être comptée parmi les morceaux de choix de l'éminent artiste.

A la base du pilier qui supporte la statue, un groupe d'une belle venue définit l'oeuvre du grand évêque. La Religion, sous les traits d'une jeune femme, la tête tournée vers un chef indien qui se tient appuyé sur son arc, indique de la main le portique d'une chapelle, complétant par le geste le sens des paroles qu'elle adresse aux enfants errants de la forêt. L'attitude de l'indien est superbe, trop superbe à notre sens; car, il faut le reconnaître, les tribus sauvages, à l'exception de celle des Iroquois, furent dociles à l'appel de la grâce. Question de nuance, assurément; mais question qui a son importance tout de même.



Groupe symbolique.

Au pied de la Religion est un jeune écolier qui symbolise l'œuvre du Petit-Séminaire, qui fut, de toutes, celle qui tint le plus fortement au cœur du pontife. Enfin, pour faire pendant à la haute stature du chef indien et établir l'équilibre des par-

ties, un ange magnifiquement drapé s'enlève sur ses larges ailes et tend vers le statufié le rameau de la gloire.

Trois bas-reliefs orneront la base du monument. L'artiste,



Arrivée de Mgr de Laval à Québec.

cette fois, délaisse le symbolisme pour entrer dans le domaine de l'histoire.

Le premier de ces bas-reliefs représente *l'arrivée de Mgr*



Mgr de Laval à la cour de Louis XIV.

*de Laval à Québec.* Le cortège traverse la ville et se dirige vers une pauvre chapelle adossée à la forêt. Un récollet et un jésuite ouvrent la marche: ayant été les premiers à la

peine, il était juste qu'ils fussent les premiers à l'honneur; puis vient Mgr de Laval, revêtu des ornements pontificaux, la main levée dans un geste de bénédiction; à sa suite un groupe de prêtres et de dignitaires civils, parmi lesquels le gouverneur qui se reconnaît au ruban et à la croix de l'ordre de Saint-Louis.

Pour compléter cette mise en scène, Hébert a introduit deux "épisodes" qui racontent le dévouement des congrégations de femmes de Québec et de Montréal. Quatre religieuses exercent la charité envers les infirmes, les vieillards et les enfants. Malgré les mérites incontestables de ces "hors d'oeuvre", le groupe de droite ne semble-t-il pas trop se désintéresser du passage de l'évêque, en lui tournant entièrement le dos? Ce détail, à mon



Baptême du chef Garakontié.

sens, brise peut-être l'unité de la composition et divise inutilement l'attention en tirant l'oeil vers la droite.

Le second bas-relief nous montre *Mgr de Laval à la cour de Louis XIV*. Le sujet s'explique de lui-même. Hébert ici, comme dans les bas-reliefs du monument Maisonneuve, fait preuve d'une science consommée de la reconstitution archéologique.

Le troisième et dernier bas-relief nous fait assister *au baptême du célèbre capitaine iroquois, Garakontié*, "homme d'une rare intelligence, d'un esprit vif et profond, et surtout d'un caractère fortement trempé, qui aurait brillé au premier rang, s'il fût né au milieu des ressources de la civilisation". Ce fut Mgr de Laval qui versa l'eau sainte sur le front du fier Iroquois.

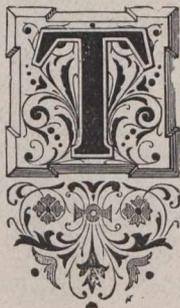
Le gouverneur, M. de Courcelle, voulut être le parrain; Mlle Bouteroüe, fille de l'intendant, la marraine. Ce fut dans l'église paroissiale de Québec qu'eut lieu la cérémonie. Le concours des fidèles fut immense, dit-on, et il y eut des représentants de toutes les nations sauvages de la Nouvelle-France. La reconstitution de cette scène pathétique est l'une des plus jolies choses qui soient sorties du ciseau d'Hébert.

Oeuvre d'un grand et noble caractère, ce monument est plus qu'une banale apothéose, c'est une page d'histoire et personne n'était mieux qualifié pour l'écrire que notre éminent sculpteur, Philippe Hébert. Tandis que d'autres enseignent l'histoire de la patrie par le livre ou la parole, lui, la narre aux foules par le marbre et le bronze. Quand tant de sculpteurs prostituent leur génie dans un réalisme abject et corrupteur, cet idéaliste ardent ne se complait que dans les visions de son âme chevaleresque. Il élargit l'horizon que d'autres rétrécissent; il incarne dans le bronze ce qu'il y a de meilleur ici-bas: la bonté et la beauté, la vertu et le courage; il dramatise le passé, il le peuple de légendes. Ce romantique ardent est doublé d'un romanesque—non pas que son existence ait été bouleversée par des événements extraordinaires; mais son imagination s'est plu, par instinct, à envelopper chacune de ses pensées de cliquetis d'armes et de sonneries de clairons. Il n'admet que les beaux gestes et les fières réponses: il fait les statues de Lévis, de Frontenac, de Maisonneuve et c'est dans ce genre qu'il triomphe; car la grandeur seule ne lui suffit pas; il faut qu'au-dessus quelque chose bouge, palpite, s'agite et claque au vent. Il est de ceux de qui l'on dit: "Ils portent des panaches"—puisque le panache n'est après tout que "l'esprit de la bravoure".

*Jean-Baptiste Sagacé.*

## L'Eglise et le Théâtre

---



TAUTANT, cette année, dans la chaire de littérature à l'Université Laval, l'histoire de la comédie en France, je devais rencontrer d'abord une question préliminaire, la vieille question de l'Eglise et du théâtre. Je la savais, dans ce pays, particulièrement brûlante. Je savais surtout qu'elle tient à la constitution même et à l'esprit du christianisme. Je l'exposai de mon mieux dans ma leçon d'ouverture. La REVUE CANADIENNE me fait l'honneur de reproduire cette partie de ma conférence. La voici, avec quelques changements dans la forme, et des additions qui la complètent sur quelques points.

\* \* \*

Il est bien entendu que je ne prends les choses que par leur côté littéraire. Il y en aurait de moraux et de théologiques : ceux-là ne relèvent que du docteur ou du directeur de conscience. Mais, par un autre aspect, le problème appartient à la littérature. Il a suscité toute une polémique au XVII<sup>e</sup> siècle. Il a été l'occasion de deux ou trois chefs-d'oeuvre. Pour le théâtre,—Racine (qui devait y renoncer si vite et donner, en pleine gloire, un si sublime exemple de sacrifice et de silence, par pur scrupule de piété), Racine n'a rien écrit de plus étincelant que ses délicieux pamphlets en réponse à Nicole, qui l'avait attaqué dans ses *Visionnaires*; et, contre le théâtre, Bossuet ne s'est jamais montré dialecticien plus puissant, théologien plus enflammé, ou moraliste plus véhément que dans la fameuse *Lettre*

au P. Caffaro, *théatin*, dont il fit ensuite ses *Maximes et réflexions sur la comédie*. (1)

Peut-être si l'on traitait le sujet plus à fond, serait-ce ici le lieu d'indiquer, au moins sommairement, les origines de la question. On chercherait dans quelle mesure les anathèmes des Pères contre les spectacles du paganisme, les combats du gladiateur et les exhibitions de mimes, s'étendent ou s'appliquent encore à notre théâtre. Les Pères n'ont connu, semble-t-il, qu'une scène muette et dégénérée, dépouillée de tout élément d'intérêt intellectuel, réduite à la pompe extérieure, à l'expression plastique et au "tableau vivant." On ne jouait plus de leur temps Euripide ni Ménandre. Les pièces de Sénèque ne sont faites que pour la lecture. On peut se demander si les Pères ont vraiment condamné la comédie et le drame... Pourtant, ce qu'ils écrivent des jeux en usage dans leur siècle, est toujours vrai du nôtre, quand nous reprenons ces jeux (car nous en sommes là). Et, même dans le drame le plus littéraire et la pièce la mieux écrite, n'y a-t-il pas toujours un élément matériel, une part d'émotion physique, une mimique, un appel aux sens (et au plaisir des sens), qui tombent formellement sous le coup de leur blâme? On a beau faire: le théâtre n'est pas du tout par définition, ni même le plus souvent, un genre littéraire; il n'y en a pas où les idées, le style, soient plus accessoires quand ils s'y rencontrent, et qui s'en passe d'ailleurs plus ordinairement: mais, ce qui lui est essentiel, ce qui fait qu'il est le théâtre, c'est bien, quoique nous en ayons, ce qu'en ont réprouvé les Pères.

Il faudrait dire ensuite un mot du théâtre du moyen-âge, qui n'est, on le sait, qu'une excroissance, une luxuriance ou une illustration de la liturgie elle-même. Enfin, après la décadence de ce théâtre des Mystères, il y aurait, ce semble, un curieux chapitre à écrire sur la tragédie de collège pendant la Renaissance: tragédie érudite, le plus souvent latine, oeuvre d'humanistes et de professeurs, toujours à l'imitation des modèles an-

---

(1) On trouvera ces deux textes, avec quelques autres documents et avec l'essentiel de la bibliographie du sujet pour le XVIIe siècle, dans l'excellente édition des "Maximes et réflexions" *procurée* par M. Gazier, Paris, 1881, in-8.

ciens, et d'où nous vient, sans contredit, la formule décisive du théâtre classique. Ainsi, chose curieuse, à l'origine même de notre système dramatique, on trouverait le génie de cette merveilleuse Compagnie de Jésus, dont on ne dira jamais assez quel a été le rôle dans l'organisation de l'enseignement depuis trois siècles, et par là dans l'éducation et dans l'ordre lui-même de la société. (1)

\* \* \*

En somme, pendant ces trois époques, la question du théâtre s'était à peine posée. Elle ne date, sous sa forme actuelle et véritablement aiguë, que du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est alors, en effet, aux environs de 1630, qu'on vit se produire deux faits qui changèrent la face des choses : je ne parle que de la France, sans m'occuper des autres pays.

Le premier de ces faits est la constitution des troupes de comédiens. Jusqu'alors il n'en avait pas existé de régulières ; la profession d'acteur était une chose ignorée. Des sociétés locales, de petites confréries joyeuses ou pieuses donnaient leurs séances à certains jours fériés ; c'étaient de bons bourgeois qui divertissaient leurs pareils. On riait entre soi, et on n'y pensait plus. Ce fut tout autre chose lorsque le métier d'amuseur devint un véritable état. Le temps était loin où l'acteur, promu fonctionnaire, payé par le gouvernement, décoré, professeur, figurerait aux fêtes officielles et ferait partie, à l'égal des généraux et des préfets, du décor de la République. Les théâtres permanents naissaient à peine, et étaient rares. Les troupes vagabondes étaient vouées à la bohème. Le désordre des mœurs y était presque inévitable. C'était, aux yeux de l'Église, instituer une catégorie inédite de pécheurs, un état nouveau de scandale. Joignez à cela que dans ces troupes il y eut toujours place pour des rôles de femmes. C'était une grande nouveauté : jusqu'alors, il n'avait guère paru d'actrice sur les planches. Les emplois de femmes étaient tenus par des garçons, et c'est ce qui

---

(1) Faut-il rappeler que quelques-uns de nos plus grands dramaturges, Corneille, Molière, Lesage, Voltaire sont des élèves des Jésuites ? Il est vrai que Racine l'était de Port-Royal.

explique ou excuse en partie certaines licences de langage et certaines crudités de cet ancien théâtre exclusivement masculin. Il est vrai que l'entrée des femmes sur la scène eut pour effet de faire disparaître assez rapidement ces écarts : mais le diable n'y perdit rien. La Champmeslé et la Duparc, la Béjart de Molière et la "Marquise" du vieux Corneille, toutes ces grandes charmeuses du temps de Louis XIV, chargées de plaire et d'être belles, et d'incarner aux yeux des hommes l'éternel féminin, étaient des monstres nouveaux dans la chrétienté. En vérité, sans damner personne, l'état d'actrice est un de ceux où il doit être le moins aisé de faire son salut...

Mais cet avènement des troupes de comédiens et ce péril charmant qu'y ajoutaient les comédiennes, ne sont que le symptôme ou le signe de la vogue croissante et du triomphe du théâtre.

Mais on ne parle plus qu'on fasse des romans;  
J'ai vu que notre peuple en était idolâtre.

dit, en 1634, un personnage de la *Galerie du Palais*; et le libraire lui répond :

La mode est maintenant aux pièces de théâtre.

Et Corneille le répète encore deux ans plus tard :

A présent le théâtre  
Est en un point si haut que chacun l'idolâtre,  
Et ce que votre temps voyait avec mépris  
Est aujourd'hui l'amour de tous les beaux esprits,  
L'entretien de Paris, le souhait des provinces,  
Le divertissement le plus doux de nos princes,  
Le délice du peuple et le plaisir des grands...

C'est ce que prouverait, à défaut de la liste des oeuvres (jamais il n'y eut en France pareille effervescence de production dramatique), le succès des peintures de la vie de théâtre, telles que l'*Illusion comique* de Corneille, d'où j'extraits ce dernier couplet, ou le *Roman comique* de Scarron, qui narre les aventures de l'acteur La Rancune et de Mlle La Caverne. Et tout cela enfin exprime ce qu'on pourrait appeler la sécularisation définitive du théâtre ou sa "laïcisation". Le fait n'est pas universel. Il ne se produisit pas, par exemple, en Espagne et, pen-

dant tout le siècle, Lope, Rojas et Calderon ne cessèrent d'y donner de nouveaux drames sacrés. Mais en France c'est le moment qui marque la fin irrémédiable du théâtre religieux. Il y a bien quelques exceptions, le *Polyeucte* de Corneille, sa *Théodore, vierge et martyre*, le *Saint-Genest* de Rotrou, l'*Esther* et l'*Athalie* de Racine. Mais on sait que ces tentatives furent autant d'échecs. Pas une ne réussit. Et le plus curieux, c'est que ce n'est nullement une preuve d'impiété. C'est, au contraire, le respect, la profonde pudeur de la religion, qui empêchaient de "jouer" nos mystères sur le théâtre :

De la foi des chrétiens les mystères terribles,  
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

Ce scrupule singulier (et d'ailleurs légitime) bannissait de la poésie le "merveilleux chrétien", et nous condamnait, par piété, au rationalisme et au paganisme littéraires.

Dès lors, le théâtre devient fatalement tout profane. Il se réduit à l'étude des choses purement humaines, et excluant de son domaine toute espèce de surnaturel, s'interdit tout autre ressort que les mouvements de l'intérêt et le jeu des passions.

C'est là, sans doute, une des causes de l'inimitable perfection de notre théâtre classique. Et je ne pense pas, si l'objet du théâtre est de peindre l'homme en action, en conflit soit avec les choses, soit avec ses semblables, ou enfin avec ses passions,— qu'aucun autre ait jamais mieux connu ni atteint son objet. Mais il faut bien le reconnaître, c'est précisément là qu'est le noeud du problème : et après cela, il est possible que l'Eglise envers le théâtre use de tolérance et de longanimité, mais ce serait vraiment trop lui demander que de l'approuver.

\* \* \*

Né nous payons pas de mots. Ne croyons pas que ce soit pour en avoir ignoré ou méconnu la nature, que les moralistes chrétiens déclarent depuis deux cents ans le théâtre suspect. Au contraire, ils en ont merveilleusement pénétré le principe, et je ne sache pas qu'il existe, du plaisir dra-

matique, une analyse plus exacte et plus ingénieuse, que dans les pages sévères où Bossuet l'a condamné. Aristote même ou Boileau, dans leur *Arts poétiques*, n'ont été ni plus loin ni plus profondément. Je m'étonne même qu'un plaisant ne se soit pas trouvé pour en extraire une *Pratique du théâtre* selon Bossuet! Car c'est bien le théâtre,—et la tragédie comme le reste,—que le saint évêque réproûve, sous le nom commun de "comédie". Ce qu'il lui reproche, c'est d'abord d'exciter les passions; c'est de nous intéresser, sous peine de languir, au spectacle de celle du héros; et tandis que la vie chrétienne devrait être la paix et le silence du coeur, c'est de nous jeter volontairement dans cet état de trouble et d'agitation, c'est de nous faire subir cette "commotion" du pathétique, qui met le feu aux poudres, et risque de réveiller des ardeurs toujours mal éteintes. N'essayons pas de le nier: pour que le *Cid* soit bien le chef-d'oeuvre qu'il est, il faut que

Tout Paris pour Chimène ait les yeux de Rodrigue,

qu'avec lui on l'aime, on l'adore, qu'"on tremble avec lui lorsqu'il est dans la crainte de la perdre, et qu'avec lui on s'estime heureux lorsqu'il espère de la posséder." Il faut que l'on devienne un "acteur secret" dans le drame; qu'on y mette du sien, que l'on y participe et qu'on y communie: et "la fiction au dehors est froide et sans agrément, si elle ne trouve au dedans quelque vérité qui lui réponde."

Et il ne sert de rien que les passions représentées soient de celles qu'on appelle honnêtes; car ce sont toujours les passions, toujours des appétits et des instincts aveugles; c'est toujours la prédominance du sensible sur la raison. Là est le danger, et l'attrait en est d'autant plus redoutable que la séduction en semble plus épurée. Elle chatouille en nous les parties délicates, et encourage les tendres faiblesses. Elle nous jette dans le monde du caprice et du vague, dans cet état de songe flatteur et d'illusion voluptueuse, où l'on se plaît à rêver ce que la vie nous défend, sous prétexte que l'impossibilité des désirs en fait l'innocence. C'est cet "*Amare amabam*", que saint Augustin se reproche, avec raison, comme un péché (quoiqu'il n'eût fait précisément aucune action coupable), par-

ce qu'il le contenait et l'appelait d'avance, et criait aux passions : "Levez-vous, orages désirés !"

On dira que le théâtre a au moins une valeur indiscutable d'enseignement, et que cette peinture des désastres de la passion est le meilleur avertissement et l'antidote de la passion. Tout ce qu'on peut lui demander, c'est de ne rien embellir, de ne rien falsifier. La moralité d'une pièce consisterait alors dans la parfaite vérité de l'observation. C'est le raisonnement de Corneille, excellent catholique et marguillier exact : "L'utilité du poème dramatique se rencontre, dit-il, en la naïve peinture des vices et des vertus, qui ne manque jamais à faire son effet quand elle est bien achevée, et que les traits en sont si reconnaissables qu'on ne peut les confondre l'un dans l'autre, ni prendre le vice pour la vertu. Celle-ci se fait toujours aimer, quoique malheureuse, et celui-là se fait toujours haïr, bien que triomphant"... Ce fut surtout l'idée de Racine, dont on connaît assez l'impitoyable "naturalisme"; et n'est-il pas curieux d'ajouter que ce fut par moments, celle même de Bossuet? Il est vrai que ce n'est pas l'évêque et le docteur, mais le lettré, l'humaniste et le précepteur du Dauphin qui parlait : "On ne peut dire, écrit-il au Pape à ce sujet, combien il (le Dauphin) s'est diverti agréablement *et utilement* dans Térence, et *combien de vives images de la vie humaine lui ont passé devant les yeux en les lisant*. Il a vu les trompeuses amorces de la volupté et des femmes; les aveugles emportements d'une jeunesse... que l'amour tourmente... et qui ne trouve de repos qu'en rentrant au devoir." Ainsi le théâtre peut avoir le prix d'une leçon d'expérience, la valeur édifiante de la vie elle-même (ce n'est pas beaucoup dire), à condition qu'il soit exact, qu'il ne trompe pas sur la nature des choses qu'il représente, et qu'il n'idéalise rien. Par malheur, c'est bien cela qui lui est le plus impossible. Comment se fait-il que de tous les genres celui qui se donne pour l'image la plus complète du réel, soit le même qui suppose la plus forte convention, et dont l'optique inflige à la réalité la déformation la plus audacieuse? Ce serait trop long à expliquer. Mais tout le monde sait bien qu'on ne va guère au théâtre pour y retrouver les misères et les tristesses de chaque jour. On s'y donne le plaisir, le monde étant ce qu'il est, de se le figurer un moment différent. Sans doute les oeuvres les plus fortes sont

celles qui contiennent sur la réalité et sur le train des choses le plus de renseignements. Mais ou la foule n'y va guère ou, si elle les aime, c'est qu'elle n'en sent pas l'amertume. C'est donc qu'il est possible de ne pas la sentir. Et ainsi, cette représentation de la vie, demeurant imaginaire, idéale, artistique, et ne portant pas en soi le correctif énergique et la qualité mortifiante inhérents au spectacle de la réalité, risque de n'être neuf fois sur dix qu'un danger sans compensation.

Et ces vues, soit dit en passant, sont d'une psychologie singulièrement plus avertie que celles de la morale antique. On sait comment Aristote justifie l'émotion dramatique, et quel rôle il lui attribue dans l'hygiène de l'esprit. Il y a toujours dans notre âme une masse de passions latentes, d'instincts en disponibilité et d'émotions sans emploi, qui n'attendent qu'une occasion pour faire irruption dans la vie: le théâtre donne à tout cela une issue imaginaire, inoffensive; il opère une saignée dans cet amas d'humeurs, il prévient l'abcès ou la crise, et nous "purgé" à mesure de ce dépôt empoisonné qui se forme au fond des consciences. C'est cette opération qu'Aristote appelle *Katharsis*. Pascal ni Bossuet ne sont dupes de ce procédé de médecine mentale. Ils pensent que le plus sûr traitement des passions, c'est de les endormir, de les "chloroformer," et surtout de ne jamais leur donner d'aliment. Et tant qu'on n'aura pas prouvé que la nature est bonne; tant que l'on croira à la corruption originelle de nos penchants; tant qu'il ne sera pas établi que nos passions sont des forces bien-faisantes, et qu'on n'a pas à se défier de ce que l'apôtre appelle "les trois concupiscences",—aussi longtemps l'Eglise devra-t-elle dénoncer tout ce qui les excite, les entretient ou les réveille.

\* \* \*

Sans doute l'idée n'est pas gaie, et cette morale est cruelle. Ce qu'on nomme l'esprit du monde est exactement l'antipode de cette vue pessimiste et mystique de notre nature. Et ce que le penseur chrétien poursuit dans le théâtre, c'est l'incarnation, ou si vous voulez, l'élixir de l'esprit même du monde. C'en est le "divertissement", c'est la diversion que le théâtre et le monde tentent pour nous arracher à la contemplation de notre vérita-

ble état. "Notre condition, dit Pascal, est si misérable que nous ne saurions la souffrir sans le divertissement : et le divertissement est ce qu'il y a de plus nuisible à notre condition." Je n'approfondis pas cette pensée, qui nous mènerait loin ; et ce n'est plus seulement le théâtre, c'est l'art lui-même qui est ici en question : c'est tout ce qui nous distrait, tout ce qui nous occupe, nous fait prendre en patience les misères de la vie, et négliger le seul objet capable de la remplir. Mais de ces dissolutions, de ces vanités et de ces riens qui nous enchantent, nous ensorcellent et nous enivrent, on peut dire que le théâtre en est le rendez-vous. Écoutons Bossuet nous en faire le compte, et résumer le tout par ces paroles magnifiques : "Que si on veut, dit-il, pénétrer les principes des Pères, quelle sévère condamnation n'y lira-t-on pas de l'esprit qui mène aux spectacles, où, pour ne pas raconter tous les autres maux qui les accompagnent, l'on ne cherche qu'à s'étourdir et qu'à s'oublier soi-même, *pour calmer la persécution de cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine*, depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu."

L'oubli de nous-mêmes et de notre destinée,—la profanation de la gravité morale de l'existence,—personne n'en a jamais parlé avec plus d'éloquence : mais, au fond, c'est bien là le reproche essentiel que font de tout temps au théâtre (et généralement à l'art), les penseurs, même non chrétiens, qui croient au sérieux de la vie. On ne se figure pas un homme occupé de vues un peu profondes, un Auguste Comte ou un Taine, un Pasteur, même un peintre comme Puvis de Chavannes, trouvant une ombre de plaisir dans une salle de spectacle, ou pouvant sans pitié ou sans écoeurément voir ces visages fardés, ces bouches peintes, ces lumières factices, entendre ces voix fausses et ces intonations apprises, tout ce simulacre maquillé et cette grimace de la vie. On me pardonnera d'associer à Bossuet ce trio disparate : mais qu'est-ce que Platon, lorsqu'il chasse, couronnés de roses, les poètes de sa République ;—qu'est-ce que Rousseau, dans sa *Lettre à d'Alembert* sur les spectacles ;—et qu'est-ce que Tolstoï enfin, dans son réquisitoire récent contre Shakespeare, reprochent tous trois au théâtre, si ce n'est d'être un mensonge et une illusion, une fiction faite à plaisir, pour nous détourner de la grande affaire et du seul objet de la vie ?

\* \* \*

Contagion d'une part ou excitation des passions,—et d'autre part dissipation, jeu ou frivolité, tels sont les deux grands chefs d'accusation de la morale contre le théâtre. Il y en a un troisième, plus grave que les deux autres, et que Bossuet ne nomme pas, mais auquel, sans le préciser, il ne cesse de revenir : c'est que, tout divertissant ou amusant qu'il est, le théâtre ne laisse pas pourtant d'être un peu plus sérieux que Bossuet ne voudrait.

Bossuet n'a pas tort : le théâtre (et cela est vrai surtout du théâtre français) n'est pas une peinture indifférente ou sans objet. Il ne se contente pas d'un tableau de la vie, il nous propose un jugement. Aucun de nos dramaturges, si ce n'est Racine ou Marivaux, n'a eu pour objet l'art pour l'art ou l'étude pour l'étude. Tous, et c'est leur honneur, ont eu l'ambition d'instruire et d'être utiles. Ils se sont servis de la scène comme d'une tribune ou d'une chaire : depuis nos vieux auteurs de "moralités" ou de "mystères", dont le titre signifie assez clairement l'intention, jusqu'à Voltaire, qui ne s'est pas gêné pour faire, dans ses *Guèbres* ou son *Mahomet*, dans *Alzire* ou dans *Olympie*, la guerre au "fanatisme" et aux "superstitions"....

Entendons-nous. Il va sans dire que le théâtre n'a jamais corrigé personne : mais est-ce qu'il y prétend ? On triompherait trop aisément des auteurs dramatiques, si on leur prêtait un moment une telle naïveté, et qu'on les priât de citer un seul cas de conversion sérieuse par une de leurs oeuvres. D'ailleurs, que vaut le ridicule comme moyen d'éducation ? Si le travers est léger, il y a des chances que la raillerie, au lieu de l'amender, l'opiniâtre ; s'il est grave, c'est une sanction par trop insuffisante (1). Et puis, n'est-on pas toujours libre de ne pas prendre la leçon pour soi ? et les rieurs au théâtre, seraient-ils si nombreux, si chacun ne croyait rire de son voisin ? La satire

---

(1) Ajoutons qu'on se trompe parfois sur l'objet de la comédie. Ainsi, "Tartuffe" n'est pas fait pour corriger les hypocrites, mais il est fait "contre" eux (ou plutôt, contre ceux que Molière appelle tels), et pour ouvrir les yeux aux Organs qui sont dans la salle.

n'a aucune force de correction individuelle. Ce n'est pas là son rôle : on ne peut pas le lui reprocher. Enfin, soyons tout à fait justes : croit-on que le ridicule soit le seul instrument ou la seule arme du théâtre ? D'abord, il y a la tragédie, qui peut répandre des idées ou en combattre d'autres, et qui ne se propose pas pour cela de faire rire. Mais la comédie elle-même est-elle toujours si risible ? N'y a-t-il pas un fonds d'amertume chez Molière, et ses plus forts ouvrages, *Tartuffe*, *Don Juan* ou *l'Avare*, sont-ils autre chose que des drames ? C'est qu'on ne peut descendre à une certaine profondeur dans la peinture de nos misères, sans que la gaieté s'éteigne et se change peu à peu en compassion ou en horreur. Et les contemporains de Molière s'en sont plaints, mais c'est là la raison de sa supériorité ; et c'est ce qui fait aussi le sens et la portée de son oeuvre. C'est ce que nous dit aussi Alexandre Dumas fils : "Toujours rire de l'homme sans bénéfice pour lui, c'est cruel, c'est lâche, c'est triste." Il n'y a guère d'oeuvres vraiment belles qui ne veuillent être bienfaisantes, et où le poète n'ait cherché qu'à nous humilier. Pas de grand talent sans un grand coeur, sans une intention de nous faire réfléchir et de nous exhorter.

Si le théâtre n'est donc pas un instrument de correction, et s'il faut en rabattre du vieux *Castigat rideudo*, il n'en demeure pas moins, d'une manière générale, un instrument d'action, un organe de propagande, un moyen de gouverner ou de modifier l'opinion. Il ne change pas les moeurs, mais il agit sur les idées : et par là, peu à peu, les moeurs elles-mêmes peuvent se trouver atteintes. C'est ce qu'ont parfaitement compris tous nos poètes dramatiques. Il y a un enseignement, une doctrine dans Corneille, une théorie de l'énergie, qui est une morale, si l'on veut, et à condition de s'entendre, puisque l'apothéose qu'il fait de la volonté, est aussi bien toute la morale (si immorale !) de Machiavel, ou encore celle de Nietzsche, qui consiste dans l'exaltation de l'individu ou du "surhomme". Et il y a aussi des leçons dans Molière. La moitié de ses pièces roulent sur l'éducation. Deux ou trois s'appellent des "Ecoles" : *Ecole des maris* ou *Ecole des femmes*. Ce sont, en d'autres termes, des comédies à "thèses". Thèses sur la famille, la société, le mariage, sur les droits qu'un époux possède sur sa femme, ou un

père sur ses enfants. Qu'est-ce à dire? C'est que ce qui fait la matière de la chaire chrétienne, le théâtre s'en est emparé et qu'il le traite à sa manière. Il ne lui suffit pas d'être l'image de la vie, il prétend la juger, la corriger et la conduire. Ou, plus exactement, la matière du théâtre n'est pas différente par essence de celle du sermon. C'est la vie humaine, c'est nous tous, ce sont nos affaires intimes et nos cas de conscience, ce sont nos intérêts, nos passions dont il s'agit de part et d'autre. On a pu écrire un chapitre d'un beau livre sur Molière et Bourdaloue, et il est facile de comparer, par exemple, *Don Juan* et le sermon sur *l'Impureté*, *Tartuffe* et le sermon sur *l'Hypocrisie* ou celui sur *la Vraie et la fausse dévotion*. Les oeuvres sont contemporaines, et les descriptions concordent. Et cependant quel abîme entre les points de vue! Me permettra-t-on de m'expliquer par un terme un peu bas, dont on corrigera aisément ce qu'il a de mercantile? Le théâtre, aux yeux du prédicateur qui a le zèle des âmes et qui en a la charge, le théâtre, c'est la "concurrency". Même public, mêmes questions, et cependant quelle inégalité d'intérêt et d'attraits? D'un côté, tout ce qui flatte et tout ce qui séduit: de l'autre, rien que la vérité; ici, la sagesse selon le monde, avec ses indulgences faciles et sa justice pharisaïque, là, rien que l'austérité, le renoncement, la pénitence. On comprendrait mal le débat si l'on ne voyait pas qu'il s'agit pour l'Eglise, dans sa querelle avec le théâtre, d'une véritable usurpation. Qu'est-ce que le *Tartuffe*, sinon la plus violente attaque contre la morale religieuse, la plus injurieuse dérision de ses pratiques, et le plus vigoureux effort qu'on ait tenté pour lui ravir sa clientèle, et pour lui arracher l'empire des consciences au profit de la morale laïque ou "naturelle"? Mais c'est surtout au dernier siècle que l'opposition a éclaté. Peut-être verra-t-on un jour que, malgré l'apparence, le XIXe siècle a été, dans l'ensemble, un grand siècle chrétien: il y en a peu, en tout cas, dont les grands penseurs, aient été davantage, parfois à leur insu, imprégnés de christianisme. Mais, d'un autre côté, par un phénomène singulier, l'Eglise, au moins en France, manquait de grands orateurs ou de grands philosophes. Elle n'a plus eu de Pascal, de Bossuet ou de saint François de Sales. Ce sont les écrivains profanes, les romanciers et les poètes, qui se sont arrogé la tâche de subvenir aux besoins reli-

gieux de la foule. Ils se sont attribué (légèrement, peut-être) une mission, un apostolat. Le théâtre n'est pas demeuré en reste à cet égard. Il s'est proposé nettement d'agir sur les hommes assemblés. Il s'est pris sans hésitation pour l'Église de l'avenir. Et il a usurpé le rôle que celle de Jésus-Christ remplissait avant lui. Comme elle, il s'est mis "au service des grandes réformes sociales et des grandes espérances de l'âme": ce sont les mots de Dumas fils. Il a porté sur la scène, et il a prétendu résoudre les questions qui ne relevaient autrefois que du jugement des consciences; il y a étalé les plaies qui ne se traitaient que dans l'ombre et le silence sacrés des confessionnaux. "Pourquoi pas, ajoute Dumas, puisque nous avons charge d'âmes? La vieille société s'écroule de toutes parts; toutes les lois originelles, toutes les institutions fondamentales, terrestres et divines sont remises en question. Les sentiments hésitent et frissonnent (il y a toujours, chez Dumas, un peu de galimatias); la passion doute, les vérités d'autrefois tremblent à ce vent nouveau... Aidons l'homme à trouver la direction qu'il cherche, la solution qu'il demande... Par la comédie, par la tragédie, par le drame, ... inaugurons donc le théâtre *utile*, au risque d'entendre crier les apôtres de *l'art pour l'art*, trois mots absolument vides de sens. Toute littérature qui n'a pas en vue la perfectibilité, la moralisation, l'idéal, l'utile, en un mot, est une littérature rachitique et malsaine, née-morte. La reproduction pure et simple des faits est un travail de greffier et de photographe, et je défie qu'on me cite un seul écrivain, consacré par le Temps, qui n'ait pas eu pour dessein la plus-value humaine." (Préface de *Un Père prodigue*).

On pourrait mieux écrire, mais on n'est pas plus clair. Et ce théâtre sérieux, cet art à intentions ou à prétentions, est à tout prendre plus honorable qu'un art de saltimbanques ou que la pure et simple pitrerie. Mais on se demande: 1o Si la morale qu'il prêche (même avec la meilleure volonté du monde) est toujours la plus sûre. On connaît le mot de celui à qui on demandait ce qu'il pensait de la morale de Dumas fils: il répondit "J'aime mieux l'autre". 2o Si le théâtre est bien l'endroit pour nous morigéner, et s'il a bien tout ce qu'il faut pour nous rendre meilleurs. 3o S'il n'y a pas, dans ce rôle que prend le théâtre, un véritable empiètement sur les droits de l'Église, une tenta-

tive pour lui ôter le domaine des consciences, et une incontestable atteinte à sa fonction. Il ne cesserait d'en être ainsi que si le théâtre, par hasard, redevenait ecclésiastique : mais cela ne s'est plus vu chez nous depuis le XV<sup>e</sup> siècle. Et comme, dans ce combat, les hommes de théâtre ont pour eux le talent parfois, la vogue, la réclame, la séduction des acteurs, la beauté des actrices, le charme du romantique et de la nouveauté, il n'est donc pas étonnant que l'Eglise, pour résister, mette autant de sollicitude et de maternelle violence, que le monde y déploie de déguisements hypocrites et d'aimables mensonges.

*Louis Gillet.*

## A la poursuite de l'Éclipse de 1905

Monsieur le Directeur de la REVUE CANADIENNE,

Vous me demandez de relater le voyage de la mission envoyée par le gouvernement canadien dans des parages peu connus, pour observer la grande éclipse solaire de 1905. Je le veux bien, cela date déjà d'un peu loin, il est vrai, mais j'estime, avec vous, que cette expédition mérite d'être inscrite dans les pages de notre revue nationale.

\* \* \*

Depuis des semaines, les journaux nous instruisaient de tout le branle-bas que l'éclipse totale du soleil, du 30 août 1905, causait dans le monde scientifique. Des expéditions s'organisaient de tous les côtés. Les grands observatoires américains,

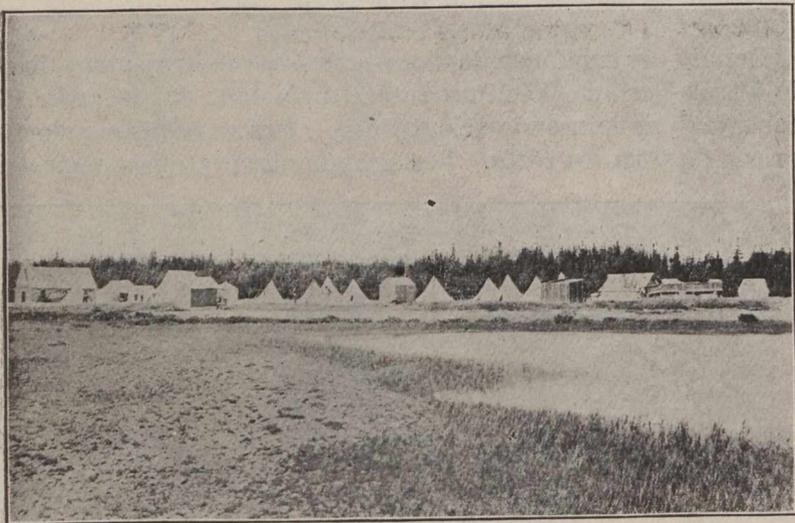


Observatoire du gouvernement, à Ottawa.

Lick, Harvard, Chicago, se préparaient à transporter une partie de leur outillage soit en Espagne, soit en Tunisie, où l'atmosphère généralement plus pure se prête davantage au succès.

Ce mouvement excitait mon envie. Je me sentais à la fois

envahi par un amer désenchantement et par une immense tristesse à la pensée que le nom de mon pays n'apparaîtrait pas dans ce concours des peuples, et que moi, vieil habitué des laboratoires, j'allais peut-être mourir sans avoir eu l'opportunité de voir une éclipse totale du soleil. Pourtant j'avais lu que l'on venait d'édifier, à grands frais, un observatoire astronomique à Ottawa. N'était-ce qu'une pierre d'attente? un observatoire sans astronomes, sans instruments? Et la grande ombre de la lune qui allait s'étaler sur notre continent, à quelques pas d'ici!



Camp de l'Eclipse sur la "North-West River."

Je poursuivais ces réflexions tristes, lorsqu'une lettre fort aimable vint changer le cours de mes idées. L'honorable Joseph Pope m'invitait, au nom du premier-ministre, à prendre part à une expédition qui allait observer l'éclipse sur les bords du lac Melville. J'avais la liberté de me joindre à la première équipe chargée des préparatifs et composée d'astronomes de métier, de praticiens, ou d'attendre le deuxième contingent recruté parmi les astronomes amateurs, les journalistes, les curieux, etc., etc. On ne pouvait être plus obligeant. J'eus presque un remords. Avec un peu plus de perspicacité, j'au-

rais pu présumer mieux de mon pays. Est-ce qu'en appliquant bien l'oreille, on n'entend pas, depuis quelques années, comme les pulsations d'une nation en formation, la nation canadienne?

Ma résolution fut bientôt prise. J'apprenais en même temps qu'un Père Jésuite de Montréal, un Père Oblat d'Ottawa et un professeur du Séminaire de Québec seraient mes compagnons de voyage. Je sais gré au chef du gouvernement de n'avoir pas méconnu les professeurs ecclésiastiques qui peinent à la tâche dans leurs collèges et qui ont si rarement l'occasion ou les ressources d'étendre leur horizon.

Le lac Melville est bien loin. Pour l'atteindre, il faut descendre le fleuve Saint-Laurent jusque au-delà du détroit de Belle-Isle, remonter 200 milles le long des côtes du Labrador, puis pénétrer 150 milles à l'intérieur du continent.

Pourquoi le soleil semble-t-il s'obstiner à porter le plus souvent en pays inconnus, ou à peu près, la trace de ses rencontres avec la lune? Hier c'était en Laponie, à l'île Maurice, en Hindoustan; aujourd'hui au Labrador, en Tunisie. Il aurait tant réjoui les Européens s'il eut promené la trajectoire du cône d'ombre de notre satellite sur une zone renfermant les grands observatoires de Moscou, de Berlin, de Paris. Il n'eut eu qu'à se déplacer de la mesure d'un cheveu, mais l'astre-roi ne l'a pas voulu! Nous irons donc au lac Melville; plus exactement à North-West River, sur la pointe de terre située au confluent de la North-West River et de la rivière Hamilton, à la tête occidentale du lac Melville. Le rendez-vous est à Québec et le départ est fixé au lundi, 21 août.

\* \* \*

J'aime Québec. C'est toujours avec plaisir que je revois la vieille citadelle, la terrasse Dufferin, les monuments qui couronnent le promontoire, le fleuve géant qui se berce entre des rives animées et le splendide horizon de verdure qui encercle ce panorama. Déjà je me sens joyeux en descendant du train à Lévis. Avec sa partie basse, unie, allongée, fumante çà et là, avec sa côte pittoresque couverte de beaux édifices, Lévis est comme l'image de Québec, réfléchi dans le miroir du grand fleuve. Mais quel déboire, quel tracas! Il faut traverser le

fleuve et dans quelles conditions! se ranger à la queue leu leu, attendre vingt minutes sous un soleil brûlant, cela pour satisfaire le caprice d'une puissante compagnie représentée par un fonctionnaire et un tourniquet. Il y a bien un deuxième tourniquet, mais il est fermé. La Compagnie veut être conspuée un long quart d'heure durant avant de livrer passage. Braves gens de Québec, me dit un ami, j'admire leur formalisme! Ce n'est pas à Montréal qu'une tyrannie semblable serait tolérée. Il y a beau temps que le deuxième tourniquet aurait tourné. Et pour comble de provocation, voici que je lis, bien en vue, ce gracieux avis: "Il est ordonné aux comptables de permettre à "aucune personne de traverser sur les vaisseaux de la Compagnie sans payer le passage, et sur son refus de le faire, le "passager s'expose à être mis entre les mains de la police". (textuel).

Une fois échappé de ces griffes de juif, par quelle vue imposante ne suis-je pas tout de suite consolé. Là, sous mes yeux, dans le calme d'une grandeur et d'une puissance incontestées, l'Angleterre apparaît. Six navires de guerre portant le pavillon britannique stationnent au pied de la citadelle. La marée qui les fait tourner sur leurs ancres, lentement et majestueusement, semble les inviter à montrer à tous les points de la terre les bouches éloquentes de leurs canons. Celles-ci sont muettes dans le moment, mais je devine, au mouvement des équipages, qu'elles parleront bientôt. Le journal annonce pour ce soir un simulacre de combat naval. Le prince de Battemberg, commandant de cette escadre, a dit que ce sera grandiose.

Le soleil est encore au-dessus de l'horizon et déjà la foule arrive. Des grappes humaines se forment sur les glacis, jusqu'à la base de la citadelle. La terrasse se couvre de monde. La représentation commencera à neuf heures; elle durera une demi-heure.

A l'heure dite, je me dirige vers la grande batterie. Tout le programme se résume dans une attaque de torpilleurs. On sait que ces petits traîtres—il y en a trois—sont cachés un peu plus bas dans une anse, sur la rive droite. Il s'agit pour les cuirassés de démasquer leur marche. La nuit est sombre; on distingue à peine les rives. Mais voici que les feux s'allument. Les projecteurs électriques promènent de tous côtés leurs yeux

de flamme: chaque vaisseau en porte six. Il se produit un chassé-croisé d'éclairs qui illuminent tour à tour les recoins les plus obscurs. L'inspection se prolonge; rien n'apparaît encore. Les torpilleurs ont-ils quitté leurs postes? où sont-ils? L'attente avive l'anxiété; l'imagination s'échauffe; l'image fait place à une espèce de réalité. Il semble que nous allons assister à un vrai combat. Soudain une détonation terrifiante déchire l'air. Tous les yeux se tournent vers la côte de Lévis. Un torpilleur s'est trahi. Sous les rayons des projecteurs, il présente une cible que la grande voix des canons a signalée. Le torpilleur s'efface, mais pendant plusieurs secondes, l'écho des multiples décharges se répercute, en notes variées, sur les murs de la citadelle, sur les hauteurs de Lévis et jusque sur les cotéaux de Charlesbourg. Cela éveille dans les âmes sensibles le souvenir des grandes batailles navales: La Hogue, Trafalgar, Navarin, de la toute dernière surtout, où la Russie a vu sombrer dans la mer du Japon tant d'espérances folles, tant d'assurances superbes.

Les échos résonnent encore et les réflexions se continuent sur la grandeur du spectacle et sur la puissance qu'il représente, lorsqu'un deuxième tonnerre, plus formidable que le premier, ébranle le roc sous nos pieds et fait frémir les vieux canons jusque dans les profondeurs de leurs culasses démodées. C'est un deuxième torpilleur qui vient d'être découvert sur la rive gauche, le long des quais, près de nous. Tous les canons des cuirassés ont donné. L'eau semble bouillonner d'une grêle de boulets imaginaires. Le torpilleur n'a pas été touché. Il s'avance, magnanime, cherchant à éviter les feux qui l'aveuglent. Oh! s'il pouvait atteindre à cinq cents pieds du grand cuirassé, une torpille aurait bientôt fait taire ses canons. Mais une seconde décharge accompagnée d'un second fracas, a pulvérisé le petit lutteur qui disparaît.

Le silence se fait. Toutefois l'alerte a été vive. Aussi les projecteurs multiplient leurs feux; le port est littéralement inondé de lumière. L'anxiété est à son comble. Où est le troisième torpilleur? il est en marche assurément. C'est le plus petit: sa coque fait à peine tâche à la surface des eaux agitées. Il recèle dans ses flancs la torpille la plus perfectionnée, celle qui ne manque ni le but, ni l'effet. Tous les rayons sont concentrés

sur la ligne dangereuse, à cinq cents pieds. Impossible de franchir, sans se trahir, cette zone lumineuse. Il y est, c'est lui! L'équipage s'est voué à la mort, mais la torpille a pris vie; elle va. Au milieu du concert assourdissant de la décharge simultanée de tous les canons, grands et petits; à travers les sons graves et plus rares des canons de huit pouces que dominent presque les milliers de notes claironnantes des petites unités à tir rapide et des mitrailleuses, une explosion formidable se produit au flanc du vaisseau amiral. La torpille a touché. Une montagne d'eau jaillit, les canons se taisent, le fier cuirassé s'embrase depuis la ligne d'eau jusqu'au sommet des mâts; il va sombrer. *La torpille a vaincu le cuirassé.* Un nuage de vapeurs âcres enveloppe la scène comme un horrible encens offert au dieu de la guerre.

D'immenses acclamations saluent la fin de ce spectacle vraiment grandiose et inoubliable. La foule s'écoule pendant que les projections électriques s'étendent sur la ville, attachent des traînées de lumière, tour à tour, aux bastions de la citadelle, au dôme de l'Université, au Collège, à l'Hôpital de Lévis, et donnent à ces constructions des tons de marbre brillant sur le fond obscur du firmament.

Du haut de la citadelle, le prince s'applaudit du succès de la représentation. Son escadre a donné un grand enseignement. Elle semble bien vraie, ce soir, ceette vieille maxime: *la marine décide du sort des empires.*

\* \* \*

Le navire qui doit nous emporter vers les glaces du pôle n'est pas un palais flottant dans le style des grands transatlantiques. Je le vois dans le dock, petit, sombre, écrasé sous les grands tentacules de l'élévateur à grains qu'on a construit dans l'unique but, je présume, d'embellir ce coin du port, car l'immense machine est muette et poussiéreuse comme un fossile. Toutefois le vaisseau est plus convenable que ne me l'avait rapporté un confrère en éclipse qui l'avait visité ce matin avant le nettoyage, lorsque son pont était couvert des reliefs d'estomacs en révolte et imprégné du relent d'une cargaison de poisson salé. Le mécanisme est en bon ordre et puissant; les cabines sont

spacieuses. L'équipage est français. Je distingue avec plaisir l'accent de la rive sud du fleuve. Depuis le capitaine jusqu'aux marmitons, tous se réclament des jolis villages de l'Islet, de Cap-Saint-Ignace, de Saint-Thomas. M. Pope se donne de la peine pour satisfaire ses invités. A dix heures nous sommes tous—une dizaine—installés à bord et nous attendons l'heure du départ.

Cependant le *King* ne cesse de recevoir et de cacher dans ses flancs des centaines de barils et de sacs, des monceaux de légumes destinés au ravitaillement des postes de la côte nord jusqu'à Natashquan, sans compter d'énormes pièces de fer réservées aux établissements de Clark City, une ville américaine naissante près de Sept-Iles. Tard la conversation se poursuit sur le pont. Les amis sont venus nous serrer la main et nous souhaiter joie et santé en dépit des lointains et des périls de ce voyage.

Ce n'est qu'à trois heures de la nuit que le bateau démarre à la lueur des éclairs et au bruit du tonnerre. Je ne crois pas absolument aux *faiseurs de pluie* qui bombardent timidement les nuages dans ce but. Je ne vois, chez ces don Quichotte, autre chose qu'un changement dans le choix des armes et le lieu du combat. Mais il semble bien que, cette fois, la canonnade de la soirée a amorcé l'orage. Quoiqu'il en soit, une pluie bien-faisante rafraîchit l'atmosphère et réjouit surtout les cultivateurs qui attendent cette averse depuis deux mois.

Nous passons silencieusement, comme il convient, le long de l'île d'Orléans où les bourgeois dorment sous la verdure de cette ancienne retraite de Bacchus. C'est bien tard, le matin, que nous nous retrouvons sur le pont. Déjà nous sommes en face de Saint-Roch. A trois heures nous saluons Rivière-du-Loup à droite, Malbaie à gauche; puis Tadoussac, Betsiamis. Nous filons ainsi sans toucher terre et sans arrêt jusqu'à Manicouagan où nous ferons la première escale vers minuit. A cette heure nous étions légèrement bercés par un léger roulis, qui nous invitait doucement au sommeil. Le navire lui-même avait l'engourdissement de quelqu'un qui s'endort. Mais quel mouvement, quel bruit au dehors! La sirène gémit lamentablement, comme sous le coup d'un danger éminent. Ce n'est que pour signaler l'arrivée et presser les gens d'envoyer les cha-

loupes. Le navire ne stoppé qu'en haute mer et c'est par la chaloupe, quelle que soit la vague, que le service se fait avec la côte. Avant le lever du jour nous aurons fait une deuxième escale à Godbout. Ici, deux compagnons nous quittent pour aller chasser le gros gibier avant l'ouverture de la chasse, en vertu d'un permis de monsieur le ministre.

Nous voyons au réveil, trois religieuses, Filles de Jésus, qui ont bravé l'obscurité de la nuit et les traîtrises de plusieurs milles de mer. Elles vont, ainsi que plusieurs compagnes que nous recevrons plus tard, jusqu'à la Pointe-aux-Esquimaux, pour la retraite annuelle.

A la Baie-Trinité nous accueillons un groupe de Montagnais. Les hommes, grands, bien musclés, n'ont rien de l'allure nonchalante ou de la démarche pendulaire du coureur des bois. Un couple de jeunes mariés attire particulièrement les regards. La femme, un peu forte, fait bonne figure sous sa toilette propre et modeste. Un reporter américain veut les photographier; il n'ose cependant les affronter. Ce ne sont pas des sauvages à l'égard desquels on peut se donner toute liberté. Il a recours à une religieuse qui va leur parler doucement, comme à des vieilles connaissances, et les fait consentir à se prêter de bonne grâce aux audacieuses entreprises du journaliste.

De la Baie-Trinité à l'Île-aux-Oeufs la côte tourmentée pousse loin dans la mer des rochers à fleur d'eau. La navigation y est extrêmement dangereuse. On ferait une longue histoire des naufrages arrivés sur ces bas-fonds, depuis celui du pêcheur jusqu'à celui de l'amiral Walker qui s'en allait faire le siège de Québec avec 80 vaisseaux. On connaît ce désastre. C'était pendant la nuit du 22 août 1711, vers la fin de la longue et désastreuse guerre de l'Angleterre contre la France, au sujet de la succession d'Espagne. Un brouillard épais surprit la flotte. La boussole, qui a des allures folles tout le long de cette côte nord, donna des indications fausses. Huit gros navires et plus de mille hommes périrent sur ces rochers, qui ont reçu depuis ce temps le nom de Pointe-aux-Anglais. L'amiral rebroussa chemin en laissant dans ces lieux la tradition encore aujourd'hui très vivante de ce fatal événement, tandis que la ville de Québec en consacrait la mémoire par l'appellation de Notre-Dame-des-Victoires donnée à la petite chapelle de la basse-ville.

Laissant les flots où dorment les marins de Sir Walker, nous stoppons ensuite en face du pittoresque petit village de Pente-côte. Les panaches de vapeurs blanches qui s'échappent d'une scierie nous rappellent la vie intense du terrien, en même temps que plusieurs embarcations nous montrent la vie silencieuse du pêcheur. La pêche est fructueuse ce matin. Sous nos yeux, deux acadiens tirent et retirent dans un mouvement ininterrompu de lourdes morues. Mais quel minime profit pour un si dur labeur ! Harcelé par les passagers qui veulent goûter la morue fraîche, notre cuisinier hèle une barque pêcheuse. Il faut retirer les lignes, lever l'ancre, dresser la voile. On fait le tout prestement ; on flaire un bon marché. Combien la morue ? dit le maître-coq en anglais, ensuite en français. Cinquante sous la douzaine, répond le plus âgé, puis baissant la voix, disons vingt-cinq sous. La figure de ce bon vieux ne paraît pas aller au cuisinier. Vingt-cinq sous pour deux douzaines, reprend celui-ci. Le vieux est indigné ; il repousse son embarcation d'un mouvement nerveux. C'était bien la peine de m'appeler, semble-t-il grommeler entre ses dents. Les passagers se récrient : 25 sous pour 50 livres de poisson frais, c'est révoltant ! Le chef sent qu'il a fait une mauvaise action. Il s'éloigne ; nous ne le reverrons pas de la journée. Demain il paiera 75 sous à un pêcheur de langue anglaise qui lui fera ses conditions sans même se donner la peine de faire un mouvement vers nous.

Mercredi, à quatre heures, nous entrons, avec mille précautions, dans la baie des Sept-Iles. Cette baie, presque circulaire, a sept lieues de circonférence. Elle est fermée par sept îlots dénudés, comme par des bastions avancés. C'est un beau port, mais sans profondeur. Les navires d'un tonnage moyen jettent l'ancre à deux mille pieds des rives. A l'est, le village proprement dit de Sept-Iles paraît s'étendre sur une seule ligne. Il se compose d'une centaine de maisonnettes que dominent deux églises, l'une pour les blancs, l'autre pour les sauvages. Il y a des missionnaires résidents et une école dirigée par les Filles de Jésus. Le fret aussitôt embarqué, nous traversons à l'ouest de la baie où nous accostons pour la première fois depuis le départ de Québec.

Le quai forme la tête du petit chemin de fer qui conduit à Clark City, situé sur la rivière Marguerite à une dizaine de milles de la côte. Il est long de 1,400 pieds et construit de belles pièces de bois apportées de la Floride. Mais cette construction ne donne pas une haute idée de la sagacité des ingénieurs américains. Déjà plus de 200 pieds ont été disloqués et emportés par les eaux; voici dans quelles circonstances. En dépit de sa longueur, le quai n'atteignait pas aux eaux profondes. On eut l'inspiration naïve de draguer tout autout et tout près, de telle façon que la charpente, remplie de cailloux, ne reposait plus que sur un étroit cordon de sable. Le résultat était facile à prévoir: le quai versa et se rompit.

Nous mettons pied à terre et nous suivons le chemin de fer, qui s'enfonce à l'intérieur par une échancrure de la côte. Nous comptions visiter la ville naissante, mais elle est invisible pour la bonne raison qu'elle n'existe pas. Rien n'apparaît non plus de la grande pulperie qui doit fabriquer 200 tonnes de papier par 24 heures. Le chemin de fer, le quai et les travaux de barrage de la rivière Marguerite ont seuls bénéficié du million dépensé.

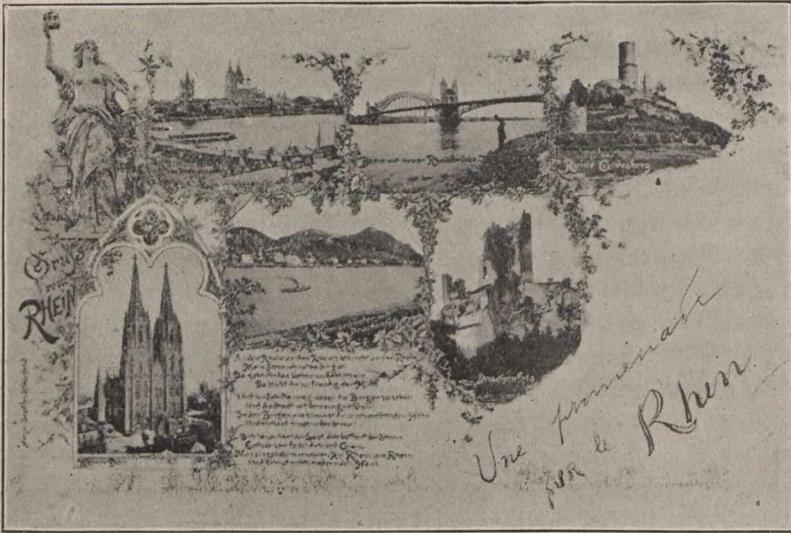
A l'approche de la nuit, le bateau retourne au village de Sept-Iles, à la recherche d'un abri contre un fort vent de l'est. L'ancre est à peine jetée, qu'un brouillard épais descend sur la baie en même temps que la nuit. A la côte, on fait entendre des cris sonores et prolongés pour diriger et appeler les pêcheurs qui rentrent, voile à demi baissée, et qui ne sauraient se conduire au sein de cette obscurité. Cependant le capitaine nous prépare une surprise. Lorsque le silence paraît bien établi, la sirène chante brusquement. L'écho d'abord puissant se prolonge en s'affaiblissant, mais lentement, et finit sur un timbre inconnu, triste comme un râle. Personne n'imagine que ce sont les chiens fort nombreux du village qui luttent d'harmonie, en hurlant au perdu. La sirène reprend à nouveau et, chaque fois, les chiens font écho par de semblables gémissements. Rien de plus lugubre, dans le silence et les ténèbres de la nuit, que ces abois désespérés. Demain matin nous verrons sur la rive plate une longue procession de hurleurs allant chercher leur pâture. Le chien de la côte nord est un fainéant pendant l'été, son rôle

est nul; mais on sait quel service il rend durant l'hiver en qualité de bête de trait.

A la sortie de la baie, nous sommes plongés dans une atmosphère méphitique. Nous respirons à pleins poumons l'odeur infecte de débris organiques en putréfaction. Nous nous interrogeons du regard comme des gens condamnés à la pire des morts. Impossible de fuir; la peste est partout, dans les cabines, dans le salon. Elle nous accompagne pendant plusieurs quarts d'heure et il nous faut subir ce martyre. Les industriels qui ont bâti récemment sur la côte une fabrique d'huile de baleine y trouvent sans doute un généreux profit, car les baleines abondent dans ces parages, mais quel tourment pour des astronomes qui ont toujours le nez en l'air! D'autre part les goëlands, ces vidangeurs de la mer, n'ont pas les mêmes répugnances. J'en vois des milliers qui tourbillonnent au-dessus de l'odorante fabrique. Au cours de cette journée le bateau, qui file ses douze noeuds à l'heure, s'arrêtera à divers postes: Moisie, Rivière-aux-Graines, Sheldrake, Rivière-au-Tonnerre, Rivière-Saint-Jean, Mingan. C'est toujours le même spectacle de jolies voiles blanches qui viennent vers nous en courant des bordées, reçoivent un chargement de barils, de caisses, d'objets divers qu'elles se hâtent de porter aux marchands de la côte.

*C.-Philippe Choquette, ptie.*

*(A suivre).*



La Germania. Les sept montagnes. Bonn. Godesberg.  
Cologne. Le Drachenfels.

## Le Rhin

*Ses légendes.—Son histoire.—Ses châteaux. (1)*



UN voyage aux pays du Rhin, notre enfance à tous ne l'a-t-elle pas rêvé?

Car si nous avons été bercés aux histoires de cette bonne grand'mère qu'était la Comtesse de Ségur, ou aux récits amusants du conteur danois Andersen, n'avons-nous pas aussi passé bien des heures en compagnie des héroïnes et des chevaliers du Chanoine Schmidt! Rose de Tannebourg, le jeune Henri, Geneviève, le bon Fridolin, ce sont là de bien vieilles connaissances, n'est-ce pas? . . . Et nous rêvions alors de rochers couronnés de citadelles imprena-

(1) Causerie donnée au C. A. F.

bles, de sombres forêts hantés de cavernes aux sorties multiples, de riantes vallées où habitaient de belles princesses et leurs nobles chevaliers.

Mais ces choses existent encore au pays du Rhin ! Les castels y sont toujours perchés sur leur roc : les uns en ruine, comme le Drachenfels et Caub, les autres, tels que Rheinstein et Stolzenfels, solides encore dans leurs vieux murs. Le burin de l'histoire et les pinceaux de la légende précisent la réalité de nos rêves, et nous aident à trouver sur le Rhin les traces de deux mille ans de vie humaine et de combien de siècles de mythologie !

Les grands fleuves ne sont-ils pas comme les sillons de l'histoire ! Théâtres de l'évolution des peuples, leurs rives, par les monuments et les souvenirs échappés aux destructions du temps, attestent à nos yeux des civilisations disparues. Tels furent l'Euphrate et le Tigre, témoins de la grandeur de Babylone et de Ninive et de la gloire de Sémiramis. Le Nil à son tour ne vit-il pas briller l'éclat des vieilles dynasties égyptiennes et, sur ses bords, se développer le plus étonnant exemple d'une autocratie à la fois religieuse et civile ? Rome conquiert la Gaule en envoyant ses légions par le Rhône, tandis que le Danube permettait à ses cohortes de compléter les conquêtes que ses galères avaient faites aux rives de la Méditerranée. N'est-ce pas aux bords du Danube que Mathias Corvin et ses Magyars arrêterent le flot envahissant de l'Islam ?

Mais plus grandiose encore, le Rhin, semble la vaste scène du Moyen-Age et des temps modernes, où l'histoire jette ses grands acteurs et fait les peuples s'entrechoquer. Par trois fois impérial, avec César, Charlemagne et Napoléon, comme si le grand Architecte de l'univers voulait marquer les millésimes de notre ère par des géants aux pieds d'argile tout autant que le colosse du rêve babylonien, le grand fleuve apporte les légions de César et la domination de la Rome *païenne*, puis transporte à la Rome *chrétienne* le roi des Francs et en ramène un Empereur d'Occident, et finalement ses rochers servent de pied à terre aux aigles napoléoniennes.

\* \* \*

Loin, bien loin en arrière, ses rives sont habitées par des géants blonds, peuplades guerrières qui ne connaissent pas de joug encore : les vieux Gaulois. C'est César qui nous l'apprend : "qui se disent Celtes, mais que nous appelons Gaulois." Et c'est pour aller contre eux qu'il franchit les Alpes. Drusus le suit et bientôt cinquante citadelles, de Bâle à Cologne et la mer, asservissent le Rhingau au joug de la Rome Impériale. C'est alors que les ondes du vieux fleuve captif transportent vers le midi, pour les plaisirs d'une Rome insatiable, les ours du nord et les chevaux de la steppe, les taureaux sauvages et les fauves de ces forêts.

La Providence, à qui suffit souvent la croix comme avant-garde de la civilisation, allait ici en plus la faire escorter de l'épée, et, par un étrange revirement, c'est la 22<sup>ième</sup> légion, revenant de détruire Jérusalem, qui s'en va, envoyée par Titus, porter le flambeau de la foi dans ces barbaries, et c'est son centurion Crescentius, qui en sera l'oracle. Rome domine, mais pour un moment,—que sont une couple de siècles dans l'histoire?—et bientôt Huns et Vandales viennent apporter le feu et le sang, et semer les ruines. Les nuages passent et le soleil de Charlemagne resplendit sur ces décombres. Et des amoncellements de ruines naissent ces villes, où domine la flèche de la cathédrale, et qui ont nom : Cologne, Mayence, Worms, Strasbourg, Bâle.

\* \* \*

Dans les vallées riantes,—au versant des calmes montagnes, les monastères naissent comme par enchantement. Boniface envoie fonder l'abbaye de Fulda, la plus ancienne d'Allemagne. Les moines de Citeaux élèvent leur couvent de Heisterbach. Les Dominicains dispensent le savoir à Cologne, et Albert le Grand y brille d'une gloire incomparable. La vallée de l'Aar et celle de la Moselle, les Sept Montagnes et le groupe de l'Eifel voient leurs solitudes éveillées par les chants monastiques et les travaux de la terre. Sainte Ida, nièce de Charles Martel, meurt à Cologne, sainte Niza, petite fille de Louis le Débonnaire,

dort son dernier sommeil à Coblentz. Sainte Hélène bâtit à Bonn une église, remplacée aujourd'hui par un des plus beaux monuments romains de tout le Rhingau. A Bingen nous retrouverons, après Byron, le puits de sainte Hildegonde, et à Eubingen nous pouvons voir l'anneau de sainte Hildegarde.

\* \* \*

De pair le pays se peuple, comme sous une baguette de fée, de châteaux où règne, tantôt en tyran, tantôt en prince bienfaisant, quelque grand capitaine, prince au duc, vassal ou grand de l'empire. Ce sont les Stromberg, les Katzellenbogen, les von Fursteneck, les Princes de Sooneck, de Rheinstein, et combien d'autres, dont on peut encore visiter les châteaux crénelés.

\* \* \*

Les ordres de chevalerie s'installent sur le Rhin, et, dès lors, peu à peu, le code d'honneur de la chevalerie chrétienne s'infiltré, non sans besoin, dans les moeurs de l'époque. Allemande d'origine, c'est en terre française que la chevalerie atteint sa plus belle efflorescence. En effet, les vieux parchemins nous racontent, dans leur latin de l'époque, que lorsque le jeune germain a atteint l'âge d'homme, le chef de la tribu ou du village lui remet le baudrier et l'épée: il est armé chevalier, de ce moment il est homme! Les Francs reçurent cette coutume des Germains et la transmirent à nos pères, nous dit Léon Gauthier. Il faut lire ces pages intéressantes où l'écrivain français montre la sauvagerie des grands guerroyant entre eux. Dès le 9<sup>ème</sup> siècle, alors que les nobles se font une guerre meurtrière, l'Eglise entreprend de les civiliser et, dans ce but, elle leur propose la chevalerie comme idéal. "C'est dès ce moment, dès le 9<sup>ème</sup> siècle, écrit Léon Gauthier, que lentement, par degrés, l'Eglise réussit à inoculer l'intelligence quasi animale et l'esprit rude de nos ancêtres, avec tant de vertus." Le 12<sup>ème</sup> siècle vit la fondation des Grands Ordres: et bientôt, Templiers et Hospitaliers atteignaient leur apogée.

Avec l'aspect militaire, le grand fleuve accentue son caractère

religieux, et c'est bientôt la route vers Rome et l'Italie, c'est la *Rue des Evêques*. L'abbé de Saint-Gall domine le Rhin suisse, qui passe sous la tutelle du prince-évêque de Constance. Puis le pouvoir civil et religieux va aux mains de l'évêque de Bâle, qui le transmet à son confrère de Strasbourg. Le Grand-Maître de Worms le reçoit de celui-ci et le passe à l'archevêque-électeur de Mayence, grand chancelier de l'empire. Son territoire avoisine à celui du grand électeur archevêque de Trèves, qui lui-même confine à celui de l'archevêque-électeur de Cologne. C'est bel et bien la *Rue des Evêques*, et l'on comprend ainsi, que tout le Rhingau retentisse de la devise du Comte de Wurtemberg, Eberhard: "Gloire à Dieu! Gloire au monde!"

En 1415, les évêques remontent donc le Rhin jusqu'à Constance, pour aller juger Jean Huss. Quelques années plus tard la série des évêques défile à nouveau, cette fois jusqu'à Bâle, pour déposer Eugène IV. Cent ans plus tard, ils se rendent à la diète de Worms rencontrer Luther.

\* \* \*

L'esprit chrétien, en pénétrant si profondément ces populations, a soulevé des enthousiasmes. Il a soufflé au cœur de toutes ces villes une rivalité artistique, et les voilà qui élèvent ces chefs-d'oeuvre de l'architecture chrétienne, que le génie grec et romain a pu égaler, mais non surpasser. C'est d'abord le roman avec ses assises solides, son plein ceintre, ses nefs déjà plus éclairées. L'arc, malgré son air trapu, soulève déjà la voûte. C'est l'Eglise-des-Apôtres à Cologne, la cathédrale de Bonn, le merveilleux cloître de Lacher See, le Munster de Mayence, où le grand électeur prince-archevêque de la métropole sacre l'empereur! Puis, l'esprit français s'éveille! son caractère léger, gracieux, audacieux même, n'est plus satisfait du roman. Il lui faut des nefs à la voûte plus haute, de la ciselure et des dentelles de pierre! Il veut voir les saints qu'il aime, le Christ qu'il adore, et ses théories d'anges et de bienheureux bien vivants dans la pierre de ses temples. Et alors il refaçonne, essaie, remodèle avec ses aspirations et son génie la pierre des siècles derniers, et finalement crée ces cathédrales

gothiques avec leurs rosaces et leurs flamboiements, leurs fleurons et leurs flèches élancées, qui sont dans l'architecture religieuse la perfection de l'art. Notre-Dame et la Sainte-Chapelle à Paris, Reims et Rouen, puis Sainte-Gudule à Bruxelles, Milan en Lombardie, sont des miracles de cette fée gothique. Et le Rhin, subissant enfin le souffle français, élève Cologne, édifie Fribourg, se couronne de Strasbourg : joyaux de cathédrales, que l'âme de la France chrétienne a créés aux bords du grand fleuve.

Tout le Moyen-Age passe par le Rhin, toute l'Europe aux temps modernes s'y retrouve. Tantôt, c'est le souffle religieux qui court, tantôt c'est l'oliphant ou les clairons qui résonnent. Et au milieu de ces grands courants de l'histoire, les ducs et princes, sis en leurs châteaux-forts, comme en des aires imprenables, se font des luttes sans merci, jusqu'à l'extinction des familles.

Les châteaux sont à la fois des citadelles et des prisons. Il n'est aucun d'eux sans ses sombres cachots et ses salles de supplice, sans ses oubliettes et ses sorties souterraines.

Oubliettes ! Quelles visions terribles surgissent à ce nom ! C'est un sombre gouffre, qui s'ouvre soudain sous les pas du condamné et confie son cadavre à l'onde silencieuse qui passe tout en bas ; ou bien, c'est l'abîme qui s'entr'ouvre soudain sous ses pieds, au premier degré de l'escalier, et le malheureux, taillardé en morceaux sur des lames d'acier entrecroisées sur la longueur de l'oubliette, n'est plus qu'une masse sanglante emportée par le torrent furieux ; ou encore, ce sont des cachots infects où les prisonniers périssent lentement de faim, de froid et de vermine, comme aux châteaux du Drachenfels, à la forteresse de Stolzenfels, aux donjons de Heidelberg ! Ces princes, "hommes de proie," comme les appelle si bien Hugo, surveillent le Rhin, les vallées et les grandes routes, assaillent, pillent et rançonnent les voyageurs. La campagne n'est pas sûre à douze heures de soleil des murs de Sooneck. Hans de Geroldstein et ses pillards infestent "la vallée du murmure, Wispertall". Le chevalier Noir et sa bande—these huntsmen bold of Geroldstein, dit le poète—tiennent le Rhin sous leur tutelle, et si bien, qu'il faut un empereur pour en purger le pays.

And When Kaiser Rudolph of good renown  
 Heard of this lawlessgang,  
 He made a vow: he'd forfeit his crown,  
 But for crimes like theirs, they should hang.

Et pendus ils furent aux vents du Rhin, le Baron de Scharfenstein, Sir Kurt de Soneck, Waldeck de Falkenbourg, Kuno de Honeck et leur chef, le chevalier Noir, Hans de Geroldstein!

\* \* \*

Que d'étranges processions défilent par ces montagnes et ces vallées rhénales. Tantôt ce sont les humbles qui se rendent en pèlerinage à Rome, tantôt ce sont les grands qui s'y acheminent aussi: Frédéric Barberousse qui lutte contre Alexandre III et finalement doit prendre la route de l'Italie; Charles IV qui part pour batailler contre Hildebrand et finit par Canossa. Un jour, c'est le cadavre de l'apôtre Verner qui, assassiné à Baccharach, "remonte en flottant le courant," à l'étonnement de la population. Plus tard, c'est un cortège funèbre, où tout est pourpre et or, qui ramène à Bruges la dépouille mortelle de Marie de Bourgogne, décédée à Vienne d'un accident de chasse; et maintenant elle repose en la vieille cathédrale flamande, au côté de son père Charles le Téméraire, "dernière lueur de la féodalité mourante", comme l'appelle l'historien.

Au milieu de tous ces courants divers, à la mort de l'empereur, ce sont les grands électeurs qui viennent, avec toute la pompe qui sied aux grands de la terre, se réunir aux bords du Rhin, pour procéder à l'élection du futur souverain. C'est à deux pas de Coblenz, dans un vaste décor, au bord du grand fleuve, Xoau Keisersthul, au fauteuil de l'empereur, que tous les sept ils se réunissent: les princes-archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves, l'électeur du Palatinat, le roi de Bohême, le duc de Saxe et le margrave de Brandebourg. On les entrevoit, comme le rapportent les chroniques, réunis au bord du Rhin, délibérant en plein air. L'estrade a huit côtés: sept pour les électeurs, du huitième les gradins conduisent au Rhin! La troupe monte la garde et, sous la présidence du grand chancelier, l'archevêque de Mayence, les délibérations commencent par

le *Veni Creator*. L'empereur est élu séance tenante. Sur un signe, les cors sonnent aux champs, les soldats présentent les armes et le nom de l'élu est proclamé. Les archevêques, la main sur le cœur, les électeurs, la dextre sur l'Évangile, lui jurent obéissance et fidélité: l'armée et la foule acclament.

Cette simplicité si pleine de grandeur ne sera bientôt plus assez pompeuse. Ce qui avait suffi à un Frédéric Barberousse, à un Rodolphe de Hapsbourg, ne devait pas être assez grand pour un Charles-Quint. Des bords du Rhin, l'élection des empereurs sera, vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, transférée à Francfort. Au matin de l'élection, toute la ville en gala est sous les armes. Les électeurs sont déjà arrivés, accompagnés de leur suite: le prévost de la ville a accordé à chacun le sauf-conduit dont il est bon de s'assurer en ces temps de luttes haineuses. Les électeurs vêtus de drap d'or, à la robe écarlate rehaussée d'hermine, coiffés, les séculiers du bonnet électoral, les archevêques de la mitre, sont réunis au Roemer. Après une messe d'ouverture, ces têtes *couronnantes*, comme elles aiment à s'appeler, s'assemblent autour de la table de cuir et là, assis en des fauteuils de drap noir, ils délibèrent sous leurs blasons ornant le plafond, au-dessus de chacun des fauteuils. L'élu, présenté au peuple, est couronné à la Collégiale, dans cette église que le pinceau d'un Rubens, d'un Durer, d'un Van Dyck a illustrée. Et le grand *Te Deum* se chante par des milliers de poitrines, à trois choeurs qui alternent: aux orgues de l'église, aux trompettes des électeurs, et aux clairons de l'empereur.

\* \* \*

Peu de villes à l'égal de Nuremberg et Strasbourg peuvent se vanter d'avoir eu autant d'influence sur l'orientation du monde. En effet la première, au XIV<sup>e</sup> siècle, donna le jour à l'artillerie, tandis que, cent ans plus tard, Gutenberg, dans la seconde, créait l'imprimerie. Le canon et le livre, le boulet et la pensée! D'un côté, l'horrible boucherie humaine avec la douleur des membres tordus, la dévastation du sol, la misère du foyer, comme une rafale des enfers; de l'autre, la civilisation qui apporte la bonne parole, les pensées du philosophe, les maximes

du moraliste, l'âme du musicien, l'idéal du poète, souverain baume à ceux qui sont seuls et qui souffrent; comme si, un instant pris de pitié, après son éclair de colère contre l'exilé de l'Eden, le Créateur versait quelques fleurs sur sa route désormais si dure.

Mais c'est surtout aux annales militaires qu'est gravée l'histoire du grand fleuve. Il n'est pas de grand capitaine depuis vingt siècles qui n'y ait guerroyé: voyez plutôt.

César le remonte, Attila le descend. Clovis y pousse ses Francs et Charlemagne en repousse les Saxons. Plus tard c'est le bon Rodolphe de Hapsbourg, Frédéric à la longue et rousse barbe, Charles IV de la Bulle d'Or, Charles-Quint, l'adversaire de la Réforme. Puis c'est le héros du nord, Gustave-Adolphe, Tilly et son allié le chevalier de fer, Wallenstein, et enfin Turenne et Condé le Grand. Voilà les faiseurs de ces ruines qui charment le voyageur de nos jours!

Il est peu de chapitre qui jettent un jour aussi net sur ce point de l'histoire, que les pages consacrées par Hanotaux à la question du Rhin. Elles nous font voir comment il se fait que la vallée du Rhin a été durant tant de siècles le champ clos des armées de l'Europe. Écoutons plutôt ce que nous dit l'ancien ministre des Affaires étrangères de France: "La question du Rhin, mais c'est une vieille querelle. Elle touche à la constitution même de l'Europe. En germe dans la succession de Charlemagne, elle trouva son point de départ dans l'histoire moderne, lorsque s'ouvrit une autre succession dont le litige n'est pas encore réglé: l'héritage de Bourgogne. En Europe, la vallée du Rhin et de la Meuse a une physionomie à part. Ce vaste territoire est un des plus peuplés et des plus riches du monde. Là vivent des populations actives, douces, intelligentes, industrieuses. Là parurent d'abord les grandes oeuvres et les grandes inventions qui donnèrent l'élan à la civilisation moderne: l'artillerie, la peinture à l'huile, l'imprimerie. Il n'y avait pas au XV<sup>e</sup> siècle de pays plus civilisé que la vaste domination qu'on appelait alors: "les Bourgognes". Entre la France et l'Allemagne, cet empire dont la gloire est peu connue, et dont l'histoire expliquera un jour celle de l'Europe, cet empire formait comme un puissant tampon. Aussi Louis XV, en visitant

à Bruges le tombeau de Marie de Bourgogne, disait-il avec raison : "voilà le berceau de toutes nos guerres". Cette autre Pologne fut démembrée, continue l'historien, et voilà quatre siècles que l'Allemagne et la France se disputent ses débris."

Et maintenant, d'allure moins guerrière quoique non moins bardelé de fer et gardé de canons, le vieux Rhin est d'humeur plus pacifique. Il est devenu une grande rue universitaire et une grande artère commerciale. Les soies de Zurich et les bois de la Forêt-Noire descendent vers la Hollande et la mer; les pâtés de foie gras de Strasbourg font concurrence aux jambons de Mayence; Caub fournit ses ardoises à tout le pays, comme Königswinter sa pierre et son granit; les saumons d'Oberwesel font les délices des gourmets; l'Aar fournit des vins rouges qui rivalisent avec les crus blancs du fameux Johannisberg; et ceux de Baccharach sont de rudes concurrents à ceux de la Moselle; Nauheim envoie par le monde l'Appolinaris que toute bonne table connaît; et enfin, les porcelaines de Bonn, les laines de Cologne, les aciers du Rhin sont sur tous les marchés.

Et pendant que l'industrie allemande, de cette vallée du Rhin, où elle a dressé ses milliers de fabriques, inonde les deux continents de ses produits, les Universités et les Hautes Ecoles de Spécialités, sises sur les bords du même fleuve, fournissent au monde des savants et aux industries ces chercheurs expérimentés qui président à leurs succès. C'est l'Université de *Strasbourg*, dont le renom n'est pas à faire; *Fribourg*, dont la Faculté des Mines commande à bon droit; *Carlsruhe* et sa grande Ecole Technique; *Heidelberg* et son Université la plus vieille d'Allemagne; *Bonn*, sa Faculté de Médecine et ses fameux laboratoires de chimie; *Cologne* et ses Ecoles supérieures; *Düsseldorf* enfin avec son Académie des Beaux-Arts, qui rivalise avec celles de Berlin, Dresde et Munich.

\* \* \*

Tel est le Rhin de l'Histoire.

Si vous le vouliez, nous nous confierions à son onde rapide, et, doucement emportés, nous évoquerions son passé en causant avec les ombres qui hantent encore ses rives abruptes et ses

vallées. Prenons le bateau à Mayence, ou plutôt à Bingen, ce village si coquettement sis au confluent de la Naye. Vous souvient-il hier, au cour de votre promenade crépusculaire, d'avoir cru saisir le souffle de la brise vous apportant les lointains accents du légionnaire blessé évoquant le souvenir de son

Old Bingen! fair Bingen on the Rhine!...

The german songs we used to sing in chorus sweet and clear?...

Devant nous le Niederwald échelonne ses vignobles aux crus fameux, le Rudesheimer et le Johannisberger. Surgissant de l'onde et s'avancant rapidement vers nous, voici la *Tour des Souris*. Il y a ainsi trente tours de Strasbourg à Cologne et la mer. L'empereur en a permis la construction aux prince électeurs de la région, afin qu'ils en tirent des revenus et en retour lui assurent leur allégeance et leur support. Mais à celle-ci la chronique a attaché un souvenir macabre. L'évêque Hatto de Mayence n'ayant pas été ce qu'il devait pour les pauvres, le ciel permit, dit la légende, qu'il fut en butte aux attaques des souris. Pour s'en sauver, il chercha refuge ici, mais elles le suivirent et un matin le malheureux ne répondant pas à l'appel, ses gens horrifiés trouvèrent une bande de souris festoyant sur son cadavre. Là-haut sur la montagne et dominant le pays, la Germania dresse son bronze altier à la gloire des armées impériales et affirme l'unification des pays allemands. Le bateau file et là-bas apparaît sur son roc abrupte le château de Rheinstein, l'un des plus beaux de la région.

Ecoutez la jolie légende de *La fiancée de Rheinstein*. Le baron Siegfrid vivait en son castel ses jours de veuvage après de sa fille, la perle du Rhingau. Si belle et accomplie était-elle que les chevaliers affluaient de partout, et que Siegfrid dut faire annoncer que là main de Gerda ne serait donnée qu'au vainqueur du grand tournoi chez l'archevêque de Mayence. Deux courtisans surtout étaient au premier rang, deux voisins, le Comte d'Ehrenfels, Conrad le Terrible, et Kuneo de Rheinchenberg, le préféré. Conrad fut le vainqueur. La pauvre Gerda était au désespoir; mais le père craignant le terrible Conrad, n'osait refuser. Comme elle s'attardait en pleurs dans une dernière

prière, Conrad furieux l'enlève de force et la confie à son écuyer. Mais, ô prodige ! Le coursier qui la porte entre dans une fureur terrible, ses narines jettent du feu, d'une ruade il étend Conrad sans vie et dans une course folle emporte la fian-



Château de Rheinstein.

cée jusqu'aux portes de Reichstein, où l'heureux Kuneo la reçoit dans ses bras.

\* \* \*

Le Rhin, devenu plus calme, se tord lentement en longs détours et nous amène bientôt à portée d'arbalète du *Château de Sooneck*. Ses vieilles pierres où dort la mousse et court le lierre,

ont quelque chose de sombre et de tragique. Faut-il plus que les ombres qui les hantent aux heures du soir pour rappeler combien ce voisinage était redouté des voyageurs. Voyez la tour du dongeon et rappelez-vous l'histoire de l'*Archer aveugle*. C'était au temps où Hans de Geroldstein et ses pillards tenaient la contrée sous leur main de rançonneurs, avant que Rodolphe de Hapsbourg n'envoya balancer aux vents du Rhin les cinq princes, grands brigands du Rhin. Or donc un jour le maître de Sooneck tenait festes joyeuses en compagnie de ses amis soudards. On discute qui est le meilleur archer, et du consentement unanime la compagnie reconnaît que le seigneur de Fursteneck est le roi des archers: mais il est disparu depuis des mois et l'on ignore ce qu'il est devenu. Sooneck avoue alors qu'il languit dans ses cachots et qu'à son rival maudit, surpris dans une embuscade, il a fait crever les yeux. La bande à grands cris réclame l'aveugle, et Sooneck, l'ayant fait venir, parie qu'il ne saurait plus tirer de l'arc. L'archer demande comme unique faveur que l'hôte de la fête indique d'un simple cri de voix où est le gobelet d'or, but à atteindre. L'on fait cercle, les hurlements s'apaisent un moment. Sooneck donne le cri convenu, et l'instant d'après il gît percé d'une flèche mortelle. Ainsi finit le père, et le fils alla balancer au gibet.

La rive s'abaisse et dans un joli vallon nous apparaît *Baccharach*. Sous le clocher tutélaire de Saint-Verner, la vigne mûrit des grappes du meilleur jus, qui font encore grande renommée à Baccharach. Elle est bien vieille, n'est-ce pas, cette réputation, comme en témoigne ce dicton de 1623 :

De Klingberg sur le Main,  
De Wurtzbourg sur le Stein,  
De Baccharach sur le Rhin,  
J'ai mémoire très-souvent  
Aux jours d'antan  
Avoir entendu vanter le bon vin.

Si bon de fait était-il, que Pie II en faisait venir un foudre chaque année à Rome, et que l'empereur Wenceslas délia Nurembourg de ses redevances en échange de quatre barriques du fameux vin.

Mais le petit village de Baccharach a un rude concurrent dans son voisin d'en face, *Caub*. Si renommé était-il aussi pour ses vins fins, que la ville avait tenu à honorer la mémoire de saint Théodoset, qui avait planté les fameuses vignes, en le représentant le cep à la main, sur son écusson. Au milieu du fleuve un îlot porte une tour de garde, servant à protéger ou à rançonner les voyageurs, suivant qu'ils étaient amis ou adversaires. Ici Gustave-Adolphe tenta le passage du Rhin, que Blucher plus habile y mena à bonne fin.

Pays de légende tout comme ailleurs, écoutez plutôt : Philippe, comte de Falkenstein, habitait au treizième siècle le château que nous apercevons sur la hauteur, avec sa soeur la belle Guta, la très-belle : la légende n'admet que de belles princesses ! Ils s'y retrouvaient heureux au retour des guerres du comte, car au treizième siècle on bataillait ferme en ce terrible pays. Un jour donc, à un tournoi chez l'archevêque de Cologne, un chevalier étranger, grand vainqueur, remarqua Guta, et la belle, ayant par mégarde bien certainement laissé tomber son gant, le vit ramassé par le beau vainqueur. A quelque temps de là, le preux chevalier se présente aux portes de Caub, où ce gage lui assure bon accueil. Le visiteur ne veut pas dire d'où il vient ; mais il gagne quand même le coeur et la main de la belle. C'est au temps où Alphonse de Castille et Richard d'Angleterre prétendent tous deux à la couronne d'Allemagne, et le chevalier doit partir en guerre. Les mois passent, les caravanes défilent sous les crénaux de Caub, sans que le chevalier ne revienne frapper à la porte du château. Un jour le roi Richard, très-populaire dans le Rhingau, se présente au pont-lévis et fait demander la main de Guta, la belle princesse. Elle décline tant d'honneur, car dit-elle, son coeur est donné et sa main promise. Alors le royal courtisan tire de sa cuirasse certain gant que l'on connaît, et portes comme coeur lui sont ouvertes. C'est depuis lors que Caub est appelé Gutenfels, c'est-à-dire le Roc-de-la-Bonne-Fortune.

Le pays s'assombrit bientôt, la nature est plus tourmentée, les rochers plus sauvages, et au tournant du promontoir le ba-

teau nous découvre *La Lorelei*. Nous nous croirions en pays sauvages du Saguenay, et vraiment notre cap Eternité n'a rien à envier au roc de la Lorelei, l'un des plus fameux du Rhin. Ce roc, à l'air formidable et que baigne une onde traîtresse, est la demeure de Lora, la déesse vengeresse des fiancés abandonnés. Il arriva qu'un jour une gretchen, belle entre toutes, ne vit pas revenir son fiancé, attardé en de lointaines aventures. De désespoir elle courut au Rhin, mais avant de s'y jeter, elle implora Lora de la venger, et la déesse tint parole.

Aussi aux heures de la nuit, le rocher se couronne-t-il d'une lueur où l'oeil étonné entrevoit la déesse, qui lyre en mains chante une douce, une captivante mélodie. Et le batelier qui passe, oubliant les dangers de l'onde se laisse bercer par la voix plaintive.

High up on the ledge of the mountain  
Sits a maiden, wondrous fair,  
Her jewelled fingers glitter,  
While combing her golden hair.  
With a golden comb she smooths it,  
Singing a song thereby  
Which hath a wondrous, witching, powerful melody.

Mais le sort du pauvre batelier est scellé et la vague ne tarde pas à engloutir pour la vengeance promise de Lora une victime de plus.

Henri Heine a mis toute son âme à nous dire cette légende, et ses vers si doux et pourtant si tristes sont une des plus belles mélodies du pays :

Ich weiss nicht was soll es bedeutend  
Dass ich so traurig bin,  
....Pourquoi donc suis-je si triste ce soir?  
Et cette légende d'antan me hante-t-elle de son désespoir!

Quel coin plus enchanteur que cette baie de *Boppard*, et quelle coquetterie le v'eux fleuve ne met-il pas à se rouler en des méandres aussi gracieux? Comme bien l'on pense, à pays d'une telle beauté la légende n'a pas manqué d'attacher la plus jolie idylle de ces vieux temps barbares. Le chevalier Con-

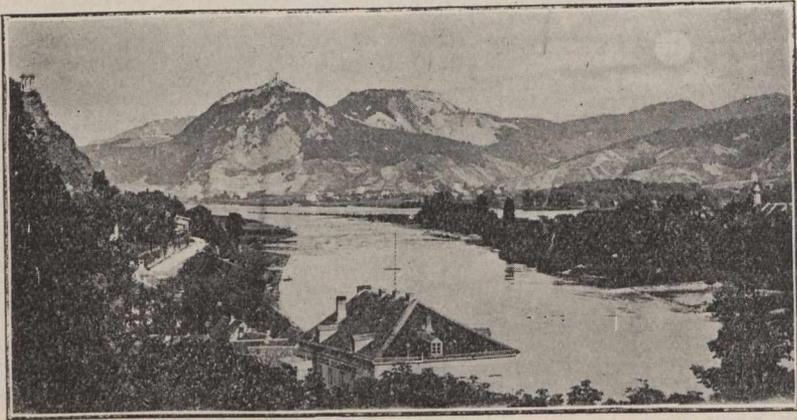
rad de Boppard, toujours en quête d'aventures, rencontre en quelque caroussel une jeune fille de noble descendance, Maria de son nom, dont il devient amoureux (car la bonne fée exige un peu cela de tous ses preux!) La belle, dont il a gagné le coeur, lui donnera sa main, mais à la condition qu'il ne porte l'épée que pour la veuve et l'orphelin et la cause du bien. Et il part en probation. La passion de batailler le reprend de plus bel, et nouveau Pécopin il oublie sa Bauldour. Or voilà qu'un jour il se voit provoqué en duel par un jeune et bouillant chevalier qui lui jette l'injure de ne savoir garder sa parole. Le fer brille et croise le fer, et en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le raconter, la vieille lame avait trouvé le défaut de la cuirasse et touché mortellement le jeune batailleur. Mais, oh horreur! sous la visière levée Conrad ne reconnaît-il pas sa fiancée. Nous concevons sa douleur et son repentir aussi. Mais Maria meurt rassurée, car son chevalier lui a solennellement promis une vie de bien. Et de ce moment il fonde avec sa fortune le couvent de Marienbourg, entre aux Templiers et, en vrai preux, va mourir au siège de Ptolémaïs.

Boppard n'a de rival sur le Rhin que Saint-Goar, qui doit son nom à un saint ermite qui, dès le Vie siècle, y prêcha l'Evangile. Le château de Rheinfels, perché sur ses rocs, domine la ville. Les comtes de Katzellenbogen, parmi les plus puissants du Rhin, les maîtres du castel et de la contrée, étaient une terreur pour le pays. Ils rançonnaient et pillaient sans merci les voyageurs, si bien que dix villes se ligüèrent à la fois contre eux et vinrent investir la citadelle. Quinze mois durant on veilla et on batailla, et finalement de guerre lasse les assiégeants se replièrent. Louis XIV même y vint échouer! Et aujourd'hui ces fières ruines dressent leurs vieilles tours qui racontent aux vents de la nuit les horreurs dont elles furent témoins.

Mais le bateau file, et, coup sur coup, à chaque détour du fleuve qui se tord comme à plaisir au milieu de ces montagnes, nous apparaissent le chateau du *Chat* ainsi dénommé par ses maîtres en dédain de celui de leurs ennemis la *Souris* qui garde

son pic plus loin; le château des Stolzenfels, où souvent l'électeur archevêque de Trèves s'y venait reposer des tracas et ennuis de sa capitale et tenir brillante cour; et au confluent du Lahn, gardant la vallée d'Ems et Nassau, le castel de Lahnsstein, dernier abri des Templiers, qui chassés de Marienbourg et traqués de toutes parts s'y vinrent réfugier.

En face, sur la berge du Rhin, dans une clairière où les montagnes font amphithéâtre à l'arrière, le Konigsthul que vous



Rolansboyen,

Nonnenwert.

Le Drachenfels et les Sept Montagnes.

connaissez et où se réunissaient les électeurs pour élire l'empereur. C'est d'ici que Charles IV lança sa Bulle d'Or.

La légende des temps héroïques suspend ici ses chroniques, l'ère moderne va donner au pays son empreinte. On annonce Coblenz!... et l'oeil anxieux cherche l'Ehrenbreitstein, où Marceau, général à vingt ans, dort à côté des aigles napoléoniennes. Le vieux pont de bateaux s'ouvre pour nous laisser passer et sous la gueule des canons qui veillent en leur aire de pierre, nous filons en des campagnes ensoleillées et de verdoyantes prairies ça et là piquées des gigantesques cheminées d'usines. C'est qu'en effet l'industrie allemande est d'une activité colossale dans cette partie du pays. Région charbonnière très produc-

tive, elle a vu les usines s'élever comme par enchantement. Mais heureusement la nature nous arrache bientôt à ce terre à terre qui nous est trop familier, et de nouveau s'ensauvageant elle nous amène en vue des *Sept-Montagnes*. Sur l'azur d'un ciel impeccable, leur contour se dessine clairement. A mesure que nous en approchons, elles se détachent et tout en avant-garde, géant qui les commande, le Drachenfels ou Rocher du Dragon. Là-bas, tout en haut, vous apercevez les ruines altières d'un des plus formidables castels du Rhin, dont le puissant seigneur commandait à sa guise la contrée. Descendons ici et arrêtons-nous quelques jours à courir ces montagnes, qui sont un des coins les plus délicieux de la vallée rhénane. Une admirable promenade nous conduit, en serpentant doucement au milieu de vignobles chargés, à la cime du Drachenfels. Les ruines du châteaufort, orgueilleuses et rebelles encore, témoignent bien de ce qu'il fallut de milliers d'hommes et de mois de siège pour les réduire.

Bien avant prince ou duc, un dragon avait fait de ce rocher son antre, nous raconte la légende, et pour l'apaiser, les peuplades lui offraient des victimes humaines. Parmi les prisonniers se trouva un jour une vierge si merveilleusement belle que chaque chef et surtout Otffrid la voulut en partage. La prêtresse enjoignit, de jalousie, d'offrir la belle captive au dragon, et la nuit on la conduisit aux approches de la caverne. Sous les premiers rayons du soleil, le monstre s'éveille et déjà rugit. Prise d'effroi, la malheureuse victime presse à sa poitrine le crucifix qui pend à son cou. Le dragon à cette vue se tord dans de terribles convulsions et Otffrid enhardi par l'amour s'élança et le perça de son glaive. Otffrid est le premier converti et toute la peuplade adore bientôt un Dieu si puissant.

Un panorama grandiose se déroule devant nous. Le Rhin nous apparaît tout à coup débouchant des montagnes, s'élargissant bientôt en une vaste mer, où le couvent de Nonnenwert sommeille sous les verdure de son île, pour aller se perdre doucement dans les prairies. A droite, à gauche, en arrière, l'armée des montagnes étage ses épaulements et dresse ses pics. En face, par-delà l'eau, sur la montagne, Rolans-Bogen, l'*Arc de Roland*.

Roland, le neveu de Charlemagne, s'ennuyant d'inactivité au château d'Aix-la-Chapelle, à trois jours de marche seulement, part en mission pour son oncle. Il vient présenter ses hommages à l'archevêque de Cologne, puis, remontant le Rhin, arrête à la tombée de la nuit frapper au château de la hauteur. Son rang lui assure le meilleur accueil et il trouve l'hospitalité si bonne qu'il s'y attarde. Les jours coulent trop courts aux côtés du châtelain et de sa fille Hildegondé. Si bien qu'il en part avec peine, mais emportant avec le cœur de la douce châtelaine la promesse de sa main. La mission est longue et difficile, et lorsqu'il revient après de longs mois il trouve son Hildegondé religieuse, elle a fondé le couvent de Nonnenwert. Attristé, Roland, sa mission terminée, revient se construire une demeure dont nous voyons là-haut les ruines.

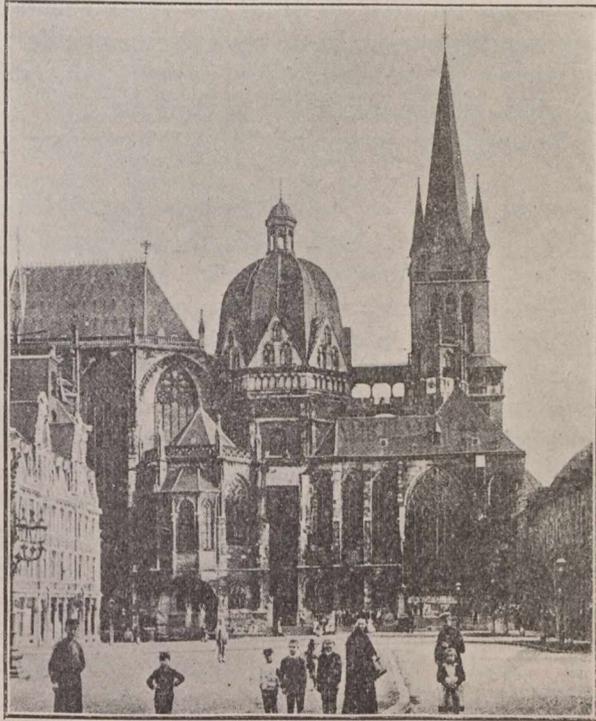
...Et il se construisit en ces montagnes  
 Pour y vivre seul une mesure  
 D'où il put voir au milieu des tilleuls  
 La bien-aimée et les blanches nonnes ses compagnes.

Sa douce amie rendit son âme à Dieu comme un message de Charlemagne sommat Roland pour aller guerroyer contre les Maures. Roland partit pour la lointaine Espagne, laissant son cœur veiller au-dessus de Nonnenwert... et Ronceveaux garda son corps.

Le goût connu des allemands pour la musique s'affirme ici encore à l'évidence. Partout autour de nous, au Drachenfels, à Königswinter, au Petersberg, à Rolanseck, l'orchestre fait entendre ses notes tout à tour gaies ou tristes, légères ou graves. Romances du pays si riches en leur variété, études des compositeurs allemands, poèmes plus gracieux des maîtres français, musique rêveuse de l'école scandinave ou des maîtres slaves, brio d'un Strauss et parfois même d'un Sousa, charment la douceur des heures qui fuient. Combien pénétrante, hypnotisante même je dirais, pour l'allemand, que l'harmonie de "ses" grands musiciens! Tous ceux qui ont séjourné en pays tudesque l'ont souvent remarqué. A cette musique profonde, étudiée, compliquée—pour le profane—l'allemand se recueille, il semble pénétré du dieu. Est-il émotionné? nous ne savons.

Mais la musique est-elle gracieuse, plus légère, plus mélodieuse, est-ce un maître français qui chante ou raconte, l'allemand de tantôt subit graduellement le charme, ses traits se détendent, un éclair illumine son oeil, c'est l'émotion qui se trahit, c'est la vie.

Est-il heure plus agréable que celle passée autour d'une table



Cathédrale de Aix-la-Chapelle.

d'amis, dans le calme du jour qui s'endort, avec, à perte de vue, le panorama d'une nature grandiose, tandis que les voix variées de l'orchestre causent et nous bercent. La terrasse de Rolanseeck avec son panorama de Nonnenwert et des Sept-Montagnes, baignant leurs têtes dans les derniers rougeoisements d'un soleil paresseux ; ce sont là des souvenirs auxquels on aime à

s'attarder plus tard aux heures de rêverie. Falaises de Capri et jardins de Sorente, Miniato de Florence et Lido de Venise, terrasse ensoleillée de Bellinzona et rocs tourmentés des Alpes suisses, échos du Danube répétant les ardentes czardas hongroises, . . . que d'émotions pénétrantes et douces votre souvenir n'a-t-il pas réveillées!

Voisinant avec Rolansek et digne de nous arrêter, Godesberg, *la montagne du dieu*, le Sinaï des vieux germains qui venaient y apaiser Wotan. Qu'il ne vous arrive pas de vous attarder après minuit au voisinage des ruines: vous entreverriez l'ombre du vieux moine qui hante le château!

Tous les beaux jours prennent fin et il nous faut quitter cet Eden.

Le Rhin s'est assagi et, calme maintenant, il coule en des plaines de toute verdure. Nous donnons un coup d'oeil à Bonn, une favorite de l'étudiant allemand. Heidelberg, Fribourg, Bonn! que d'attraits pour la jeunesse en ces trois universités rhénanes. Heidelberg, la doyenne allemande, pittoresquement sise aux bords du Neckar; Fribourg, voisinant avec la forêt noire; Bonn, l'aristocrate, qui se flatte de donner le savoir aux princes royaux! Bonn disparaît à peine que deux flèches là-bas attirent le regard. Elles grossissent rapidement, et les clochers du Dom de Cologne se dessinent. Quelles merveilles de pierre, que ce temple, joyau gothique des vallées rhénanes! Nulle part le génie humain n'a fait plus grand, plus beau, plus majestueux.

*Engène St. Jacques.*

## A Travers les Faits et les Œuvres

---

Les élections municipales anglaises.—Une grève prévenue.—M. Balfour à Birmingham.—La maladie du premier-ministre.—Spéculations politiques.—L'empereur d'Allemagne en Angleterre.—Paroles pacifiques.—La situation en Russie.—La nouvelle Douma.—Majorité gouvernementale.—M. Stolypine, homme d'Etat.—Regrettable arbitraire.—En France.—La loi de dévolution.—Mépris des morts et spoliation nouvelle.—Le débat.—Eloquente apostrophe de M. Barrès.—L'incident de M. l'abbé Lemire.—A propos du modernisme.—Une brochure condamnée.—Le *Motu proprio* du Pape.—Un article du P. Tyrrell.—L'abbé Naudet et la gauche catholique.—Notre session fédérale.—Le discours du Trône.—Le débat sur l'adresse.—MM. Legendre et Tarte.

Depuis notre dernière chronique, il y a eu en Angleterre des élections municipales très chaudes, dont le résultat a eu beaucoup d'analogie avec celui de la lutte pour le renouvellement du *London City Council*, l'année dernière. Les conservateurs ont gagné environ cent quarante cinq sièges, tandis que les libéraux, les socialistes et le parti du travail n'en gagnaient que quarante-huit. Les élections parlementaires et les élections municipales n'ont pas la même portée et ne se font pas dans les mêmes conditions, sans doute. Cependant, les succès répétés des conservateurs anglais dans cette dernière sphère doivent donner quelque ennui aux chefs du parti libéral. Il est à remarquer que dans beaucoup de circonscriptions où les candidats libéraux avaient triomphé aux élections parlementaires de 1905, les candidats conservateurs sont élus haut la main pour les conseils municipaux cette année. Evidemment l'Angleterre n'est pas encore mûre pour le succès des partis avancés.

La grande grève des employés de chemins de fer qui semblait imminente a pu être évitée. Douze mille employés des voies ferrées ont tenu une assemblée mouvementée à l'Albert Hall, le 3 novembre. Les discours prononcés étaient très énergiques. M. Bell, le chef des syndicats, s'est écrié que si le pays devait souffrir de la grève, la responsabilité retomberait sur le manque

de clairvoyance des compagnies. En présence d'un conflit qui pourrait prendre des proportions ruineuses pour le commerce anglais, et très dommageables pour tous les intérêts sociaux, le ministre du commerce—plus exactement désigné sous le nom de président du "Bureau de Commerce"—M. Lloyd-George est intervenu. Il a provoqué des entrevues entre le leader du mouvement, M. Bell, et des représentants des compagnies; et, après des pourparlers assez difficiles, un accord a été conclu. On a adopté un compromis entre les conditions premières formulées par le comité ouvrier et le maximum des concessions consenties dès le début par les directeurs des compagnies de chemins de fer. Et le monde des affaires a poussé un soupir de soulagement.

Dans le monde politique, le discours prononcé à Birmingham, le 14 novembre par le chef de l'opposition a eu beaucoup de retentissement. M. Balfour, après un appel chaleureux à l'union, et une allusion très applaudie à M. Chamberlain, "l'immortel homme d'Etat," a traité la question fiscale. "Le mouvement en faveur de la réforme du tarif a-t-il perdu de sa force?" s'est-il écrié. "Non", lui a répondu l'assemblée. "A-t-il acquis de la force?" a poursuivi M. Balfour; et les milliers d'auditeurs ont fait retentir des "oui" enthousiastes. Le chef de l'opposition a déclaré alors que les craintes qu'il pouvait avoir eues relativement à l'établissement d'une politique de réciprocité commerciale entre les différentes parties de l'empire étaient disparues. Il a commenté une résolution de M. Henry Chaplain demandant à élargir la base de la taxation, de façon à sauvegarder les industries anglaises de production, à renforcer la situation de la Grande-Bretagne sur les marchés étrangers, et à rendre possible la préférence coloniale. M. Balfour a proclamé l'excellence de ce programme; pourvu que les droits imposés ne soient pas élevés, ne touchent pas aux matières premières, et n'augmentent pas le fardeau des classes ouvrières. Cet important discours a fait couler beaucoup d'encre dans les journaux ministériels conservateurs.

Le premier-ministre a été assez gravement malade, à la suite d'un refroidissement, il y a quelques semaines. et comme on pouvait s'y attendre en semblable occurrence,

les conjectures et les pronostics se sont immédiatement donné carrière. Les uns ont envoyé Sir Henry Campbell Bannerman à la chambre des lords, où il aurait moins de fatigue qu'à la Chambre des Communes; les autres ont même prévu sa retraite de la politique, et se sont demandé qui le remplacerait. L'éventualité ne semble pas prochaine, puisque le premier-ministre est en voie de rétablissement. Mais le cas échéant, il est certain que son successeur serait difficile à choisir. On a souvent parlé du chancelier de l'Echiquier, M. Asquith, comme d'un premier-ministre futur. C'est un des chefs les plus brillants, du parti libéral. Cependant, on doute qu'il pût tenir unis les différents groupes du parti ministériel aussi bien que Sir Henry, quoique celui-ci lui soit inférieur par le talent. On prétend même que M. Birrell, le secrétaire d'Etat pour l'Irlande, réussirait mieux dans cette tâche difficile.

Le voyage de l'empereur d'Allemagne en Angleterre, il y a quelques semaines, semble avoir produit une détente dans les relations entre les deux pays. La réception de l'impérial neveu par l'oncle royal a été pleine de cordialité. Une série de fêtes, de dîners, de chasses ont eu lieu en l'honneur de Guillaume II. Les toasts échangés par les deux puissants monarques au grand banquet de Windsor ont été très remarquables, et fort justement; car les circonstances, les relations de familles, les souvenirs évoqués de part et d'autre leur donnaient quelque chose d'émouvant et de grave. Le roi d'Angleterre a rappelé les visites du jeune prince lorsque, dans sa tendre enfance, il venait rendre ses devoirs à sa grand'mère, la reine Victoria, et celle qu'il fit à la mort de cette illustre souveraine. Il a exprimé sa joie de recevoir l'empereur et l'impératrice d'Allemagne, et a formulé des vœux pour la prospérité et le bonheur de leur empire et pour le maintien de la paix. En réponse, Guillaume II a fait allusion aux liens de parenté si proche et aux nombreuses et chères reminiscences qui l'attachent à la famille royale d'Angleterre. Il a évoqué lui aussi la figure de sa grand'mère vénérée, "la grande reine dont l'image est gravé à jamais dans mon coeur, tandis que le souvenir de ma mère bien-aimée me reporte aux premiers jours d'une enfance heureuse passée sous le toit et en deça des murs de ce vénérable château de Windsor." La phrase suivante au sujet des relations entre l'Angleterre et l'Allemagne a paru

très satisfaisante: "C'est mon plus sincère désir que les relations intimes existant entre nos deux familles auront de l'influence sur les relations (*may be effective in the relations*) de nos deux pays, et confirmeront ainsi la paix du monde dont le maintien est tout autant l'effort constant de Votre Majesté que le mien." Au dîner donné subséquemment en son honneur par le lord-maire de Londres, l'empereur a encore accentué ses déclarations pacifiques. Il s'est proclamé un partisan déterminé de la paix, et comme la paix du monde dépend principalement des bonnes relations de l'Allemagne avec l'Angleterre, il a affirmé sa résolution de ne rien épargner pour les raffermir. Ces allusions ont été accueillies par des acclamations enthousiastes. Enfin, plus récemment encore, le *Times* et le *Daily Dispatch* ont publié simultanément l'analyse d'un entretien de Guillaume II avec "un des plus notoires diplomates de l'Europe," entretien dont ils garantissent l'authenticité. On y lit ce passage:

"Je suis content de voir les querelles terminées dans la presse de ces deux pays. Nous ne voulons rien prendre à l'Angleterre et l'Angleterre ne peut et même ne désire nous prendre quoi que ce soit. C'est pourquoi l'Angleterre et l'Allemagne ont toutes les raisons de marcher de front et de s'entr'aider autant que les intérêts vitaux des nations n'obligent pas les gouvernements à entrer dans des controverses. Quel est le différend qui pourrait surgir entre l'Angleterre et l'Allemagne qui ne pourrait être réglé à l'amiable ou d'une façon amicale? Sans tenir compte des liens de sang communs qui nous rattachent à l'Angleterre, nous avons tout intérêt à ce que ce pays soit puissant. Nous nous ressentirions promptement de tout affaiblissement de l'Angleterre."

De telles déclarations, si elles ont été faites, sont évidemment de nature à éclaircir, au moins pour quelque temps, l'horizon diplomatique.

\* \* \*

En Russie, le nouveau régime constitutionnel semble en bonne voie de s'établir. Les élections ont produit une Douma bien différente des deux premières. Une correspondance de

Saint-Pétersbourg en analyse comme suit la composition : droite et monarchistes 197 ; octobristes et modérés 130 ; cadets 41 ; nationalistes polonais 15 ; mahométans 6 ; démocrates socialistes 14 ; gauche sans étiquette spéciale 28. Les partis gouvernementaux ont donc une énorme majorité. Toutefois aucun n'a par lui-même la prédominance. Et pour faire passer ses mesures, le ministère doit recourir à la politique de concentration. L'ouverture de la session a eu lieu le 14 novembre. Elle a été très paisible. C'est un octobriste, M. Khomiakoff, qui a été élu président. Ce choix est du plus heureux présage. Le nouveau président est un homme universellement estimé. Petit-fils du célèbre écrivain Gogol, fils d'un poète slavophile très populaire, il possède des qualités personnelles qui le rendent éminemment apte aux fonctions où il est appelé. Sa loyauté et son patriotisme éclairé sont reconnus de tous. Après son élection il a eu du tsar une audience très cordiale. Nicolas II a exprimé la conviction que la Douma sera à la hauteur de sa tâche, et qu'elle aura la durée nécessaire pour accomplir un travail législatif fécond. L'adoption de l'adresse au tsar a donné lieu à un incident. La droite monarchiste a voulu y faire introduire le mot "autocratie" qui ne se trouvait pas dans le projet de la commission ; mais son amendement a été rejeté par 212 voix contre 146. Cela n'a pas empêché M. Stolypine, dans sa déclaration gouvernementale dont il a donné lecture le 29 novembre, de déclarer que "la puissance autocratique, qui a toujours veillé sur le bien-être du pays, sera exercée à plus forte raison dans les moments critiques." Ce passage a été naturellement fort applaudi par la droite.

Une fois l'adresse adoptée, la Douma s'est mise à l'oeuvre législative. Une de ses tâches les plus pressantes c'est le vote du budget de 1908. Pour accélérer l'ouvrage, l'assemblée, d'accord avec le gouvernement, a décidé de doubler la commission du budget, et de porter le nombre de ses membres à 66 au lieu de 33. Parmi les projets gouvernementaux on signale la réforme des zemstvos, l'extension du système des zemstvos à la Pologne, la réforme des tribunaux, le renforcement de l'armée et de la marine, etc. Il est à espérer que, cette fois, la session du Parlement russe va suivre son cours normal et qu'elle sera fruc-

tueuse. La situation présente des affaires russes, si satisfaisante quand on la compare à l'état de choses existant il y a quinze mois, est due principalement à l'énergie, au courage, au talent d'un homme. Le premier-ministre du tsar, M. Stolypine, arrivé au pouvoir durant une effroyable crise, lorsque la révolution levait sa tête hurlante dans St-Pétersbourg, Moscou, Odessa, toutes les grandes villes, et que la sanglante anarchie menaçait l'empire, a comprimé les émeutes, dompté les factions, rétabli l'ordre, ressuscité la confiance publique, et fait entrer la Russie dans la voie des réformes politiques, administratives et sociales, pacifiquement accomplies. On regrette que cette oeuvre de rénovation et d'apaisement soit entremêlée d'actes arbitraires et iniques comme l'exil de l'évêque catholique de Vilna, Mgr Ropp. On l'a expulsé de sa ville épiscopale, en lui interdisant non seulement de remettre le pied sur le territoire polonais, mais encore de demeurer en n'importe quelle ville considérable de Russie; et cela pour des motifs qui ne peuvent soutenir l'examen. De tels abus de pouvoir ne sauraient être justifiés par aucune raison politique.

\* \* \*

Nous venons de parler d'arbitraire à propos de la Russie; cela nous amène à parler de la France, par une transition toute naturelle. Entrons au Palais-Bourbon, écoutons le ministre qui occupe la tribune. Que propose-t-il, avec une tranquille impudeur, à cette assemblée française? Tout simplement de fouler aux pieds la volonté des morts et de spolier les vivants. La fameuse loi de dévolution présentée par M. Briand n'est pas autre chose. Nous ne saurions en mieux faire saisir la nature et la portée que par l'exemple suivant. Une personne, décédée il y a quelques années, a légué à une fabrique une somme d'argent à charge de fondations de messes. La loi de séparation de 1905 admettait, conformément d'ailleurs au droit commun et à l'élémentaire équité, que tout héritier de cette personne aurait le droit de faire révoquer ce legs, si, les fabriques venant à disparaître, l'objet du legs (les messes à célébrer) ne pouvait plus être rempli. Le projet du gouvernement se propose d'enlever ce droit à tous ceux qui ne sont pas héritiers *directs* du

défunt, c'est-à-dire enfants ou petits-enfants. Mais si le défunt n'a pas laissé d'héritiers directs, alors tant pis pour lui ! Les frères, les soeurs, les oncles, les neveux, les cousins des légataires dont la volonté dernière n'est pas respectée seront démunis de toute action pour obtenir la révocation d'un legs inexécuté et la restitution de l'argent, et cela au mépris du Code civil qui les déclare, à défaut d'héritiers directs, seuls héritiers du défunt.

Ainsi donc, les fabriques supprimées, les biens donnés *sous condition*, à ces fabriques par des personnes pieuses passeront *sans conditions* à des œuvres laïques. L'Etat gardera l'argent, ne remplira pas les charges, et enverra promener les héritiers réclamants. "Nous ne croyons pas," s'écrie un vieux journal républicain—*La République française*, à qui nous avons emprunté l'exposé ci-haut—"que jamais, depuis qu'il y a des pays civilisés, vivant sous le règne des lois, pareille monstruosité ait été proposée sérieusement à des législateurs." Et ce qui met le comble à l'odieux de cette législation, c'est qu'on lui donne un effet rétroactif. En effet, des actions en reprise et en révocation avaient déjà été intentées par des héritiers collatéraux. Dès le mois de juillet, une circulaire ministérielle avait été adressée aux corps judiciaires pour leur demander de surseoir aux jugements dans ces causes, jusqu'à l'adoption et la promulgation de la nouvelle loi. Et, maintenant, le projet contient un article où l'on vise les actions intentées et poursuivies. MM. Clemenceau et Briand ont décidément toutes les audaces.

Dans la discussion générale, les orateurs des groupes d'opposition ont démontré la monstrueuse injustice d'une telle législation. MM. de Castelnau, Groussau, Barrès, de Ramel, Paul Beauregard, Jules Roche, ont établi d'une façon lumineuse que le projet constitue une innovation antijuridique et une spoliation indéfendable. On nous permettra de signaler particulièrement le discours de M. Maurice Barrès. Dans une forme d'une originalité brillante, il a rappelé le ministère et la majorité au respect des morts. L'académicien-député a jeté aux blocards cette éloquente apostrophe :

"Vous dites : "Nous respectons la volonté des morts, mais des morts intelligents, des morts qui nous ressemblent (Rires

à droite), des morts qui ne croient pas à l'efficacité des prières et des messes pour assurer le repos éternel."

"Ah! messieurs, l'efficacité des prières, vos pères ou vos grands-pères y croyaient, vos femmes n'en doutent guère, et vous-mêmes à votre lit de mort... (Interruption à l'extrême-gauche.)... Oh! je ne dis pas que vous finirez en croyants! Cela, je ne le sais pas... (Nouvelles interruptions), et l'on pourrait trouver que la qualité de vos votes ne vous mérite pas une si grande grâce.

"Mais je crois pouvoir supposer qu'une de vos dernières paroles lucides sera pour dire à ceux qui vous assisteront: "Ne m'oubliez pas; j'étais bien d'accord avec vous; pensez à moi quelquefois."

"Eh bien! qu'est-ce que cette pensée si naturelle, cette pensée extrême d'un père à ses enfants, d'un ami à ses compagnons? Ne vous y trompez pas, c'est la demande d'une prière. (Exclamations à gauche.—Applaudissements à droite).

"Besoin de se survivre, désir de ne pas mourir tout entier, d'intéresser encore quelqu'un après sa mort, d'obtenir un témoignage favorable sur sa tombe, de reposer dans la mémoire de ses amis et coreligionnaires. C'est un besoin profond et universel de notre nature.

"L'Eglise l'a distingué et s'est chargée de le satisfaire en l'enrichissant, quand elle a établi les prières pour les morts."

Nous avons tenu à mettre en lumière ce passage parce qu'on y entend, comme le fait remarquer un journal catholique, l'accent d'une "âme naturellement chrétienne." M. Barrès n'est pas un croyant, mais il mérite de le devenir.

M. Briand a défendu sa loi avec moins de dextérité que d'habitude. Son argumentation sophistique a été notoirement inégale aux besoins de sa mauvaise cause. Mais le siège du Bioc était fait, comme il l'est toujours quand il s'agit d'une loi persécutrice, et la Chambre a décidé de passer à la discussion des articles par 359 contre 157.

Sur l'article premier, il y a eu encore un débat très intéressant au cours duquel on a assisté à une vive passe d'armes entre M. Briand et M. Denys Cochin, qui en est sorti avec tous les honneurs. Par contre, un discours de l'abbé Lemire, député

d'Hazebrouck, a produit une impression pénible dans les rangs catholiques. Il a déploré que les évêques français, lorsque le Pape manifestait son intention de condamner la loi de séparation, n'aient pas proposé avec plus de ténacité des solutions légales "au chef de Rome, qui était loin et ne lisait que des journaux dénaturant la loi." Il a ajouté ces propos singuliers: "Le Pape est un honnête homme, qui n'a en vue que le bien de l'Eglise. On aurait dû le renseigner plus et mieux. Les questions de foi n'ont rien à voir avec les questions de discipline... Comme tous mes collègues, je tiens mon pouvoir et mon devoir de mes électeurs et d'eux seuls. Il n'y a entre nous que la différence d'une soutane. Mais l'habit ne fait pas le moine." De telles paroles ne pouvaient passer inaperçues. Mgr Delamaire, co-adjuteur du diocèse de Cambrai—auquel appartient M. l'abbé Lemire—a écrit au cardinal secrétaire d'Etat, pour le prier de communiquer au Pape l'impression du regret éprouvé par le vieil archevêque, Mgr Sonnois, par lui-même et par tout le clergé diocésain. Le cardinal Merry del Val a répondu que le Pape avait accueilli avec satisfaction cette protestation contre "l'irrévérentieuse et inique accusation lancée en plein parlement contre l'oeuvre de Sa Sainteté" par quelqu'un qui, "à raison de la dignité de son caractère, aurait dû mieux se renseigner et parler plus respectueusement des lumineuses sollicitudes du Saint-Siège pour les intérêts de l'Eglise de France." Auprès de son archevêque, qui lui avait écrit pour lui faire part de son chagrin, l'abbé Lemire a plaidé les circonstances atténuantes, ajoutant qu'il comprenait la tristesse de son supérieur hiérarchique, son impression pénible et son désaveu. Ce n'est pas la première fois que le député d'Hazebrouck commet des incartades oratoires. Commentant ce malheureux épisode, l'*Univers* écrit: "Puisse M. l'abbé Lemire trouver en ces douloureux incidents une leçon dont l'austérité le protège une autre fois contre ce qu'il appelle "les entraînements de séance et les déchaînements de passion."

Dans la discussion des articles du projet Briand, la majorité repousse systématiquement tous les amendements de l'opposition.

\* \* \*

A propos du modernisme, notre dernière chronique contenait ces lignes : "Nous n'avons vu jusqu'ici dans les journaux et dans les revues aucune manifestation de la pensée de MM. Loisy, Leroy, et des autres auteurs qui sont évidemment visés par le Pape." Il ne nous serait plus possible d'écrire cela aujourd'hui. On a relevé la tête dans le camp moderniste. Une brochure a été publiée à Rome sous ce titre : *Le programme des modernistes; réponse à l'Encyclique de Pie X.* Cet opuscule anonyme est divisé en deux parties. Dans la première on essaie d'établir que le Pape attribue aux modernistes des opinions qui ne sont pas les leurs. Dans la seconde on soutient que certaines assertions taxées d'erreurs par l'Encyclique représentent au contraire l'enseignement authentique de la tradition catholique. Par ordre du Pape, le cardinal-vicaire a publié un décret proscrivant cette oeuvre téméraire et annonçant que le Saint-Père frappe d'excommunication tous ses auteurs ou collaborateurs, lesquels, s'ils sont prêtres et continuent à exercer les fonctions sacerdotales, tombent *ipso facto* dans l'irrégularité canonique. Subséquemment, le 18 novembre, le Souverain-Pontife a promulgué un *Motu proprio* dans lequel il rappelle les actes de Léon XIII relativement à la question biblique, les travaux de la commission nommée par ce grand pape, et les conclusions formulées par celle-ci. Ces conclusions et décisions, le Saint-Père veut et prescrit que tous les catholiques s'y soumettent sous peine de faute grave. De plus, voulant réprimer l'audace des modernistes qui s'efforcent d'enlever la force non seulement du décret *Lamentabili sine exitu* (le *Syllabus*), rendu le 4 juillet par la Sacrée Congrégation de l'Index, mais aussi de l'Encyclique *Pascendi Dominici gregis*, le Pape réitère et confirme ce Décret et cette Encyclique, en ajoutant la peine d'excommunication contre les contradicteurs. "Nous déclarons et décrétons, dit le Souverain Pontife, qui si quelqu'un, ce qu'à Dieu ne plaise, allait assez avant dans l'audace pour défendre l'une quelconque des propositions, opinions et doctrines réprouvées dans l'un et dans l'autre des documents ci-dessus désignés, il encourrait *ipso facto* la censure édictée au chapitre *Docentes*

de la constitution *Apostolicae Sedis*, censure qui est la première des excommunications *latae sententiae* réservée au Pontife romain.”

Le *Motu proprio* se termine par de nouvelles exhortations aux ordinaires et supérieurs des ordres religieux de veiller sur l'enseignement dans les séminaires, de priver de toute fonction enseignante quiconque serait imbu des erreurs modernistes, d'éloigner du sacerdoce les sujets enclins aux nouveautés malfaisantes, etc.

Cette énergique vigilance du chef de l'Eglise n'est-elle pas admirable! Et qui pourrait être tenté de la trouver excessive, quand on constate la tactique insidieuse adoptée par l'école moderniste, objet des justes censures du Pontife suprême? Ecoutez l'un de ses coryphées:

“L'Eglise de Rome,” écrit M. l'abbé Tyrrell, dans la *Grande Revue* du 10 octobre 1907, “va se trouver en présence d'un ordre tout nouveau de difficultés. En face d'elle, l'Eglise de Rome ne trouvera ni l'hérésie ni le schisme, mais une multitude d'excommuniés soumis, croyant fermement à ses justes droits, mais décidés à résister à ses extravagantes prétentions,—assistant à ses messes, pratiquant son bréviaire, observant ses abstinences, obéissant à ses lois, et, dans la mesure où elle le permettra, partageant sa vie.

“Et ces excommuniés, en bien des cas, seront de nécessité, non seulement les plus intelligents et les plus cultivés, mais encore les plus ardemment sincères, les plus désintéressés parmi ses enfants, les plus profondément religieux et évangéliques. Mais ce qui ne laissera pas de causer de graves inquiétudes à l'Eglise, ils parleront néanmoins librement et sans crainte, dans l'intérêt de l'Eglise, ils réclameront, ils exerceront le droit de parler, le droit d'écrire, aujourd'hui monopolisés par une confédération d'ecclésiastiques réactionnaires.”

On sait que l'auteur de cet article, le P. Tyrrell, a déjà été condamné par Rome pour avoir soutenu des erreurs graves. Le *Times* a essayé récemment de mettre ses opinions et celles du groupe moderniste sous le patronage du grand nom de Newman. Mais l'*Osservatore romano* a fait bonne justice de cette prétention fantaisiste.

En France aussi, les tenants de l'école moderniste entendent conserver leurs idées tout en se courbant sous l'orage. Nous venons de lire un article bien significatif de l'abbé Naudet, publié dans la revue anglaise *The International*, et intitulé *Les catholiques libéraux et l'Encyclique*. On y lit des phrases comme celle-ci : " Il y a quelques années, on se le rappelle sans doute, dans des circonstances à peu près semblables, Léon XIII publia contre "l'américanisme" une Encyclique dont, chose assez curieuse, le premier effet fut que personne ne comprit à qui elle s'appliquait... Maintenant la nouvelle Encyclique contre le "modernisme" semble offrir les mêmes conditions." Voilà qui est très respectueux pour Léon XIII et pour Pie X. L'abbé Naudet explique ensuite qu'il y a dans l'Eglise un parti avancé et un parti réactionnaire, et que celui-ci domine en ce moment. " Etant donné cette situation, écrit-il, le parti avancé est silencieux, attendant de meilleurs jours... La Gauche catholique existe encore dans son intégrité, et ses membres avancés ne céderont pas de terrain... Gardant un silence digne, conservant l'espoir, elle ne renonce ni à ses idées, ni à ses principes, ni à sa méthode, dont, au surplus, aucun n'ont souffert des récentes condamnations." Rapprochez cet article de celui du P. Tyrrell. Ils rendent le même son, et ils annoncent la même tactique : celle de la révolte silencieuse et de l'obstination flexible. Cet article de l'abbé Naudet, que nous n'avons vu encore signalé nulle part, nous a paru entièrement symptomatique.

\* \* \*

La session de notre parlement fédéral a été ouverte le 28 novembre. Le discours du Trône est assez long. On y annonce que le volume du commerce canadien excède celui de toutes les années précédentes ; que le revenu public a suffi pour solder toutes les dépenses, en y comprenant celles qui sont imputables au capital, et que nous avons en sus un surplus de trois millions applicable à la réduction de la dette ; que le flot des immigrants continue à s'accroître ; qu'en dépit de la présente contraction financière, on a droit d'espérer que le ralentissement des affaires sera momentané ; que la conférence impériale

tenue à Londres en avril et mai derniers a traité d'une manière satisfaisante plusieurs sujets dans lesquels tout l'empire est intéressé; qu'une convention commerciale a été signée entre le Canada et la France; que les travaux sur le chemin de fer transcontinental ont fait des progrès considérables; qu'un membre du cabinet canadien a été envoyé au Japon pour conférer avec le gouvernement du Mikado au sujet de l'immigration japonaise, qui soulève un vigoureux sentiment d'opposition dans la Colombie britannique; que l'écroulement du pont de Québec est une calamité nationale, et que, après réception du rapport de la commission nommée pour s'enquérir des causes du désastre, il sera nécessaire de rechercher les moyens d'assurer l'achèvement de ce pont dans un délai raisonnable; que le revenu des Postes continue à augmenter rapidement; que le moment est venu de mettre les compagnies de télégraphe et de téléphone possédant des chartes fédérales sous le contrôle du gouvernement; que les mesures suivantes seront soumises au parlement: un bill pour l'extension des frontières du Manitoba et d'autres provinces; un bill concernant l'émission d'annuités pour les vieillards; un bill relatif aux assurances et des bills pour amender l'acte électoral et l'acte des terres fédérales.

Le débat sur l'adresse a occupé plusieurs séances. Le chef de l'opposition, M. Borden, Sir Wilfrid Laurier, MM. Foster, Fielding, Cockshutt, Miller, Clements, Fisher, Lewis, Clarke, Chisholm, Roche, Lalor, Crawford, Armstrong, Hughes, Staples, Wright, Smith, Jackson, McLean, Kemp, McIntyre, Perley, Lake, Lavergne, Roche (Marquette), Barker, Monk, Haggart, y ont pris part. M. Foster a fait une charge brillante contre le ministère, et le ministre des finances, M. Fielding, lui a répondu par un discours très vigoureux. L'opposition, par l'organe de M. Cockshutt, a proposé un amendement, blâmant l'augmentation du chiffre de la taxation, l'élévation de la balance du commerce contre le Canada, l'accroissement démesuré de la dépense publique, et, d'une manière générale, le manque de prudence, de soin, de prévoyance du gouvernement. Cette motion a été repoussée par 95 voix contre 56. Un autre amendement de M. Armstrong, a été rejeté par 103 voix contre 54. Il était relatif à la distribution des malles à

domicile dans les districts ruraux. Un troisième amendement de M. Barker, par lequel on reprochait au gouvernement de n'avoir pas fait tout ce qu'il pouvait pour prévenir le désastre du pont de Québec, a subi le même sort; le vote a été de 96 contre 50. Finalement l'adresse a été adoptée, *on division*, suivant l'expression consacrée. Ce premier débat fait présager une session orageuse.

\* \* \*

Cette fin d'année est marquée par la disparition de deux figures bien connues, l'une dans notre petite république littéraire, l'autre dans notre monde politique: M. Napoléon Legendre et M. Israël Tarte. M. Legendre était employé depuis plus de trente-cinq ans dans les bureaux du Conseil législatif à Québec. Il a donné toute sa vie à ses devoirs officiels, à sa famille et aux lettres. Prosateur et poète, son talent se faisait remarquer par la clarté, la correction et l'élégance. Ses œuvres principales sont ses *Echos de Québec*, en prose, et ses *Perce-neige*, en vers. Mais il a disséminé un peu partout des poésies, des nouvelles, des articles, des conférences, qui, réunies, formeraient plusieurs volumes de lecture instructive et attrayante.

M. Tarte était trop connu pour que nous essayions de donner ici un aperçu de sa carrière. Sa vie a été guerroyante et complexe. Journaliste et homme politique, de 1874 à 1905, il n'a jamais cessé de s'imposer à l'attention publique par ses écrits, ses paroles ou ses actes. Il a été directeur du *Canadien*, du *Cultivateur*, de *l'Evenement*, de *La Patrie*; député à l'Assemblée législative de Québec, à la Chambre des Communes d'Ottawa, et ministre des travaux publics dans le cabinet Laurier. Dans toutes ces sphères, il a su se mettre en relief par sa combativité et sa remuante énergie. Si nous voulions résumer en deux mots le trait caractéristique de ce contemporain disparu, nous dirions que sa nature était essentiellement impulsive et versatile. Ses adversaires les plus acharnés ont toujours reconnu en lui un écrivain original et vigoureux, un orateur à la parole nerveuse et précise. Il serait difficile de porter maintenant ici un jugement impartial sur sa carrière tumultueuse et accidentée.

M. Legendre avait soixante-six ans, et M. Tarte touchait à la soixantaine.

\* \* \*

Quand paraîtra ce numéro, une nouvelle année sera commencée, et une nouvelle ère se sera ouverte pour la REVUE CANADIENNE. A nos lecteurs, nous souhaitons d'avance une année prospère et paisible. Et quant à la vieille REVUE,—qui s'achemine tranquillement vers son demi-siècle— nous faisons des vœux pour qu'elle reçoive, sous le brillant patronage dont elle est assurée, un accroissement de vitalité, d'influence, de prestige et de diffusion.

*Thomas Chapais.*

Québec, 20 décembre 1907.

## Chronique des Revues

Notre rubrique.—La sollicitude de la destinée humaine, chez Brunetière, Sully-Prud'homme et Berthelot, d'après M. Étienne Lamy, du *Correspondant*.—Le péril qui menace l'Europe, au lendemain du congrès de La Haye : M. Arthur Loth de l'*Univers*.—L'Encyclique et la *Revue des Deux Mondes*, de l'*Ami du Clergé*.—La soumission d'un penseur chrétien, Mgr d'Hulst, à l'Eglise, d'après la *Revue Pratique d'Apologetique*.—La lutte scolaire en France : le cardinal Andrieu.—L'*Écolisme*, selon le Dr Delassus.—La cause de l'école.—D'où nous viennent les cloches ? de la *Revue Augustinienne*.—Un article sur Sedan, par M. Louis Arnould, du *Mois Littéraire et Pittoresque*.

Sous cette rubrique *Chronique des Revues*, nous voudrions, de temps à autre, faire passer sous les yeux de nos lecteurs quelques-unes des manifestations ou discussions d'opinions, qui se produisent ici ou là et intéressent à bon droit quiconque veut se tenir au courant du mouvement des idées. D'ordinaire, c'est dans les revues—à moins que ce ne soit dans quelque grand journal dont la rédaction se fait une spécialité de cultiver sa page d'honneur—que l'on trouve ces manifestations et ces discussions : de là notre titre.

L'un de nos collaborateurs, M. Thomas Chapais, s'occupe, dans sa chronique mensuelle *A travers les Faits et les Oeuvres*, à enregistrer et à commenter les événements les plus marquants de l'histoire contemporaine.

Nous ne voulons pas lui disputer son terrain ; mais nous avons pensé qu'à travers les revues et périodiques, qui nous inondent d'un peu partout, sans trop nous astreindre à un ordre précis et comme au hasard, nous pourrions glaner pour nos lecteurs des renseignements attrayants et instructifs, tout en laissant intact le domaine réservé à notre collaborateur québécois.

\* \* \*

Dans l'une des dernières livraisons du *Correspondant* (25

novembre), M. Edouard Trogan, en son article coutumier sur "les oeuvres et les hommes", rend compte du discours que prononçait, à la séance publique annuelle des cinq Académies, le directeur du *Correspondant*, M. Etienne Lamy, de l'Académie française.

Ayant à rendre hommage à la mémoire des confrères disparus dans le cours de l'année, M. Lamy en vint à parler de trois hommes illustres, entre tous, dont les noms sont bien connus sur nos rives : MM. Brunetière, Sully-Prudhomme et Berthelot. Ce furent des penseurs, mais ils n'eurent pas, il s'en faut, le même idéal. Pourtant les leçons de la vie et de la philosophie des choses les ont comme contraints, tous les trois, à se rencontrer sur un même point, qui fut constamment l'objet de leurs recherches : la sollicitude de la destinée humaine. Or, voyez, nous dit M. Trogan, "comment un catholique peut et sait juger, avec justice et admiration, même ceux dont il ne partage pas les convictions", et il cite la conclusion du superbe discours, où M. Lamy dégageait la moralité philosophique des oeuvres et les vie si diverses des trois académiciens disparus.

"Certes, ces penseurs ne conclurent pas de même. Brunetière était persuadé que la raison pose le problème, mais ne le résout pas. Les systèmes philosophiques ne lui parurent que des instruments de doute là où la certitude est nécessaire, il vit que les religions seules la donnent, et crut à celle de ces religions qui affirme et garde avec le plus d'autorité ses dogmes, au catholicisme. Sully-Prudhomme, d'abord catholique et devenu philosophe, attiré par certains souvenirs vers sa première croyance, retenu par l'espoir de conquérir sans elle et par une raison divinatrice la vérité, planait aussi haut que peut s'élever la pensée, mais sans atteindre la certitude et, par les grands orbes de ses systèmes, errait autour de sa foi première, comme un aigle qui, à travers les nuages, cherche son nid. Berthelot, parvenu à toutes ses découvertes par la méthode d'observation, avait appris d'elle à ne tenir état que des faits : très hostile à tout dogme et à tout sacerdoce, parce qu'ils affirment l'indémontré, il était sûr que la seule arme de l'homme contre l'inconnu est la science. Mais trop savant pour nier l'existence de ce qu'il n'avait pas trouvé encore, ayant mis sa gloire à appren-

dre, par l'étude des phénomènes sensibles, les lois qui les gouvernent et qui ne tombent sous aucun sens, il souffrait de n'avoir pas pénétré la cause des causes, la force suprême qui se cache et se révèle à la fois dans l'oeuvre du monde. Il aspirait à connaître, par-delà la parcelle de durée et d'espace où est enfermée notre vie, les vérités qui nous apprendraient notre origine et notre avenir."

"Les plus illustres de ceux qui viennent de nous quitter", terminait M. Lamy, et cela, qu'on le remarque bien, en séance plénière des cinq Académies de France, "ont été d'accord *par cette sollicitude de la destinée humaine.*"

"Ce sont ces privilégiés de la vie, ces victorieux de l'action, ces possesseurs de la gloire, qui déclarent cette existence incomplète, insuffisante, et plus haut cherchent la lumière. Concorde surprenante d'esprits si divers, concorde logique d'intelligences si puissantes. Il faut cet au-delà pour donner une dignité à l'homme, un ordre à la société, une base au devoir, pour que la vertu ne soit pas la moins raisonnable des inconséquences, pour que la perpétuelle disproportion entre le mérite et le sort ne désespère pas la raison. Pour justifier la vie, il faut l'étendre. Voilà la leçon que nous laissent ces grands morts."

\* \* \*

Ce qui est vrai pour l'orientation de la vie privée ne l'est pas moins, sans doute, pour la bonne direction de la vie sociale des peuples et la défense bien entendue de leur droit à l'avenir. Il ne suffit pas d'unir des intérêts passagers, il faut chercher plus haut un lien moral. Autrement le point de contact des accords et des ententes est plutôt faible, chacun cherchant avant tout son intérêt et les intérêts étant, de peuple à peuple, assez divergeants. C'est là ce qui ressort d'un article de *l'Univers* sur l'Europe chrétienne, écrit par M. Arthur Loth, au lendemain de la conférence de la Paix tenue à La Haye l'été dernier.

"Ce n'est point de l'aréopage de La Haye que l'Europe peut attendre ni la paix, ni l'union...."

"On n'a abouti qu'à édicter quelques règlements accessoires.

La paix n'est pas plus assurée qu'avant. Les nations des deux mondes restent armées pour la défense de leurs intérêts particuliers, et, si un conflit venait à s'élever entre elles, aucun code, aucun tribunal n'en arrêterait le cours ni n'en restreindrait les effets . . . . .”

“L'Europe chrétienne—continue plus loin l'auteur de l'article que nous citons—a connu autrefois le péril mongol, le péril musulman; elle pourrait bien connaître un jour le péril chinois, plus terrible encore que les précédents. On peut y croire ou n'y pas croire. Cependant une redoutable éventualité est là, dont il serait sage de tenir compte. Si jamais elle se présentait, l'Europe d'aujourd'hui serait-elle en mesure de faire face à ce nouveau danger?”

“Les calculs de la prévoyance ont inspiré aux plus sages l'idée d'une constitution des Etats-Unis de l'Europe. Pour parer au péril qui peut surgir de l'Orient, il a semblé que les peuples européens devaient s'unir dès maintenant en une vaste fédération, reliant tous les intérêts et mettant toutes les forces et toutes les ressources en commun, pour le jour de la grande crise mondiale qui naîtrait du choc de l'Orient et de l'Occident. On se flattait que l'institution de la conférence de La Haye serait un acheminement à cette organisation fédérale des Etats. L'insuccès de la tentative n'est pas pour encourager les espérances.”

“Il ne suffit pas, en effet, de rapprocher les peuples pour les unir. L'intérêt commun même n'est pas toujours un mobile suffisant pour les amener à se concerter et à agir d'ensemble. Pour réaliser l'union et l'entente des Etats, et même en vue du bien commun, même en face du danger, il faut une autorité supérieure qui puisse établir le concert et aussi un lien moral déjà existant qui servent à relier les parties entre elles.”

\* \* \*

Cette autorité supérieure, ce serait celle du Souverain-Pontife, ce lien moral, ce serait celui de la religion dite catholique parce que précisément elle est universelle. Mais l'on sait que les représentants du Pape n'ont pas accès aux conférences de

la Haye, non plus que dans le Conseil des principales nations d'Europe.

Il reste vrai cependant que la parole et la pensée du Pape pèsent toujours dans la balance des destinées du monde. On l'a bien vu à propos de la dernière Encyclique contre le Modernisme. Que ce fut pour la louer ou la critiquer, tout le monde s'en est occupé.

Le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, M. Francis Charmes, à cette occasion, a établi une fois de plus que, s'il est un lettré délicat, il n'a de la philosophie chrétienne et catholique qu'une idée plutôt vague et superficielle. Notre confrère de Québec, la *Nouvelle-France*, lui ayant consacré naguère une étude fort remarquable, nous ne voulons ici y revenir que pour citer une page bien au point de l'*Ami du Clergé* :

“ M. Francis Charmes est, depuis la mort de M. Brunetière, directeur de la *Revue des Deux Mondes*. Déjà, à propos du décret *Lamentabili*, il avait donné un article déplaisant. S'il veut que sa *Revue* conserve chez les catholiques un peu de la sympathie qu'elle y avait conquise depuis une douzaine d'années, il fera sagement de s'abstenir en matière religieuse. Il est, croyons-nous, en matière religieuse, libre-penseur, et, en politique, une épave de l'opportunisme gambettiste. Nous ne lui demandons pas de prétendre au rôle d'apologiste qui fut celui de Brunetière. Brunetière personnellement ne professait aucune tendresse pour les idées modernistes ; mais en eût-il été autrement, qu'il se fut gardé de soumettre un acte pontifical à une appréciation comme celle qu'on vient de lire.”

Et après avoir relevé aussi certains articles de M. Paul Sabatier et un autre du *Journal des Débats*, l'*Ami du Clergé* conclut par ces lignes très significatives : “ L'Encyclique *Pascendi*, comme toutes les déclarations solennelles du magistère ecclésiastique, aura eu pour heureux effet d'éclairer les situations douteuses, de couper court à des promiscuités peu saines, de nous ouvrir les yeux sur ce que valent au juste les avances de publicistes et de journaux qui s'étaient conquis parmi nous une certaine clientèle et des sympathies réelles, et qui en somme en venaient à poser en pontifes et en régents de l'Eglise de Dieu.”

\* \* \*

Cela est vrai ailleurs que dans les revues. Dans nos milieux intellectuels, au Canada, où on lit beaucoup, où l'on pense et où l'on discute, a-t-on toujours le souci de ne pas "poser en pontifes et en régents de l'Eglise de Dieu"? Sous prétexte de soumission à l'Eglise au contraire ne pose-t-on pas en victime de je ne sais quelle persécution d'idées, méconnaissant la part de liberté vraie—et si grande—que l'Eglise en fait laisse à ses enfants les plus dévoués?

Dans la *Revue Pratique d'Apologétique* (15 novembre), Mgr Baudrillart, recteur de l'Institut catholique de Paris, propose à ceux que la nouvelle encyclique a pu troubler dans leur manière d'entendre les choses de la foi, un magnifique exemple tiré de la correspondance de son illustre prédécesseur, Mgr d'Hulst. La mère de Maurice d'Hulst était dame d'honneur de la reine Marie-Amélie, son fils fit sa première éducation sur les marches du trône de Louis-Philippe, il inclinait vers les solutions de l'école libérale. "Quand éclata, le 8 décembre 1864, "le coup de foudre" de l'encyclique *Quanta Cura* de Pie IX, le jeune abbé en fut troublé, beaucoup moins cependant, explique Mgr Baudrillart, que ne l'était sa mère. Celle-ci lui ayant fait part des sentiments qui l'agitaient, l'abbé d'Hulst s'efforça de ramener le calme dans son âme par cette lettre daté du 3 janvier 1865 qui nous a paru digne d'être publiée; elle nous montre très exactement avec quel esprit de foi il accueillait lui-même l'acte pontifical.

"Vous êtes, il est vrai, plus à même que moi de juger de l'effet que l'encyclique produit en France; je me figure qu'elle y doit causer le trouble de beaucoup d'amis, le mécontentement de tous les mixtes et le triomphe de tous les ennemis. C'en serait assez pour la dire inopportune, si l'on ne savait que dans une mesure aussi grave, aussi mûrement pondérée, et aussi bien appuyée sur la tradition constante de l'Eglise, le Vicaire de Jésus-Christ n'agit point sans un secours particulier de l'Esprit-Saint. Il y a longtemps que l'Evangile a pris l'habitude de choquer, de heurter la raison et la sagesse mondaines, depuis

le jour où saint Paul a dit hautement qu'il prêchait le Christ crucifié, folie aux Gentils et scandale aux Juifs. Pour ma part, vous savez que, par instinct comme par raisonnement, je me sentais entraîné dans un autre sens; il y a longtemps néanmoins que je me défiais de moi-même et que je faisais mes réserves; ma lettre à Raoul (son frère), écrite avant la lecture de la pièce, en est la preuve: eh bien! je suis bien aise que la voix de l'Eglise soit venue m'avertir. Les principes auxquels je m'étais arrêté ne sont nullement atteints, comme je l'explique à Raoul, mais les tendances, mais la fougue de jeunesse, tout cela est arrêté net: il ne faut plus voir dans certaines libertés modernes qu'une concession nécessaire à un état regrettable de société au lieu d'y chercher un type qui répond à nos rêves d'indépendance. Au fond, je crois que cela est vrai; je le crois en y réfléchissant théoriquement, je le crois plus encore en écoutant l'Eglise; je me souviens qu'elle est militante de sa nature, qu'elle est exclusive comme la vérité divine; qu'elle a toujours triomphé par des moyens que désavouait la sagesse du siècle; je me souviens que tous ceux qui ont voulu suivre leurs pensées en s'écartant un tant soit peu de la direction du Saint-Siège sont arrivés à des abîmes; et dans toutes ces considérations je trouve une paix profonde qui m'attache à l'obéissance, me rend meilleur et plus heureux."

\* \* \*

Que l'on soit pour ou contre l'Eglise, la grande bataille des idées se fait toujours autour de l'école. Il n'en saurait être autrement, car l'école, le collège ou l'université, c'est-à-dire l'enseignement à tous ses degrés, on le comprend, c'est l'avenir.

Dans une lettre circulaire qu'il écrivait récemment, Mgr Andrieu, évêque de Marseille, que le pape Pie X vient d'élever aux honneurs de la pourpre romaine, résume la lutte qui se poursuit en France, au sujet de l'école, depuis vingt-cinq ans, et qui en fait aboutira demain à l'exclusion systématique de toute liberté pour les catholiques. On avait d'abord supprimé la lettre d'obéissance que les supérieurs des communautés enseignantes donnaient à leurs sujets, et qui leur permettait d'enseigner (1881). Les maîtres congréganistes ob-

tinrent leurs diplômes avec succès. Pour leur enlever des élèves, on établit le mensonge de l'enseignement gratuit dans les écoles de l'Etat. Les enfants continuèrent d'affluer chez les congréganistes. Alors, sous prétexte de donner un état civil aux religieux, on les obligea à demander la reconnaissance civile. Mais les demandes furent repoussées en *bloc*! Ce n'était pas assez, il fallut bientôt *disperser* les communautés enseignantes autorisées. On les déclara incapables d'enseigner. Les biens scolaires possédés par des établissements ecclésiastiques, en vertu de la loi de séparation, passaient hier à d'autres mains. Et demain, une loi en préparation, défendra au prêtre d'enseigner, parce qu'il est prêtre tout simplement. C'est odieux, mais c'est ainsi. A la place de l'école libre, on donne l'école neutre. Or qu'est-ce que l'école neutre? Et l'éminent cardinal de Marseille donne cette réponse, qu'il est sage de méditer ailleurs qu'en France.

“ Un jour les sectaires, devenus maîtres du pouvoir, voulurent proscrire des écoles de l'Etat l'enseignement de la religion. Ils prétextèrent qu'il appartenait au prêtre seul de le donner, et qu'en le donnant dans une école ouverte à tous, même aux fils de protestants et de juifs, on violait le grand principe de la liberté de conscience. La neutralité de l'école fut donc votée et on laïcisa d'abord les programmes où le nom de Celui que tous les peuples adorent fut rayé. On laïcisa ensuite les murailles des écoles et l'on en détacha les crucifix qui furent relégués parmi les meubles hors d'usage, quand on ne commit pas le crime de les jeter dans des cloaques infects. On laïcisa, quelques années après, le personnel enseignant, et l'on interdit l'accès des écoles publiques aux congréganistes justement suspects de parler encore de Dieu à leurs élèves. On laïcisa enfin les livres classiques et l'on ne se contenta pas d'y effacer le nom de Dieu, l'on défendit même à saint Bernard et à Bossuet d'y paraître sur la liste des grands hommes qui ont illustré la Bourgogne.”

“ Voilà l'école neutre! Elle repose sur un principe qui n'est rien moins que la négation de l'idée religieuse. Aussi, l'Eglise la condamne, et, en la condamnant, elle rend encore plus manifeste la nécessité de l'école libre.”

\* \* \*

Dans toutes les écoles, du reste, dans celles de l'Etat et dans les autres, en se plaçant à un point de vue moins élevé que celui de la formation religieuse, mais qui a tout de même son importance, il existe un autre mal, qui n'est pas nouveau peut-être, mais auquel un nom nouveau, je pense, vient d'être donné par un savant professeur de la Faculté libre de Médecine de Lille, le Dr Delassus. Le Dr Delassus, qui manie la plume avec autant d'aisance que le scalpel, publie souvent dans les journaux et revues des études pleines d'intérêt. Dans une de ses dernières, il fait le procès de ce qu'il appelle l'*Ecolisme*, "cet état d'un organisme troublé par l'usage abusif ou mal compris de l'école." On charge trop les programmes, on est trop sévère pour la limite d'âge des candidats et certaines méthodes auraient besoin d'être rajeunies. Voilà, en trois mots, les causes de l'*Ecolisme*. Naturellement M. le Docteur, son diagnostic fait, propose les remèdes. Ils s'appliquent, ou mieux demandent à être appliqués à l'*Ecolisme* de France. Mais ce sera profit de les indiquer ici pour notre instruction.

"Mais que faire, dira-t-on?"

"Eh! mon Dieu, ce que l'on fait en médecine courante: modifier les causes et corriger les résultats.

"Les fabricants de programmes sont les premiers coupables: eh! bien, ils faut qu'ils entendent, écoutent et prennent en considération nos doléances. Ils ne peuvent rester sourds à ce concert où se mêlent les voix des parents, des maîtres et des élèves. Il s'est formé des groupements de pères de famille dont les enfants fréquentent les écoles de l'Etat, pour faire parvenir en ces hauts lieux les plaintes et les récriminations justifiées des intéressés. Pourquoi n'en ferions-nous pas autant? Sans doute si, chez nous, la formation morale n'est pas négligée, parce que l'étude et la pratique de la religion sont encore la base de toute éducation, il n'en reste pas moins que nos enfants souffrent physiquement d'un état de choses contre lequel nous avons le devoir de protester énergiquement.

"Nous avons ensuite à modifier la mentalité du public vis-à-

vis des diplômes. Il est vrai que, si les choses vont leur train, nous serons obligés de dédaigner les diplômes qui ouvrent les carrières où la tare cléricale sera bientôt un motif d'exclusion ou au moins de non-avancement, ce qui revient au même. Dès lors, la limite d'âge n'intéressant plus toute une classe de jeunes gens, nous aurons le loisir d'élargir les limites et la durée des études.

“ Je sens bien que c'est un rêve, mais encore devons-nous faire nos efforts pour que la mentalité du public change sur ce point.

“ Nous pouvons enfin atteindre et modifier la troisième cause : les méthodes pédagogiques. Ne doit-on pas, dans les établissements d'instruction quels qu'ils soient, exiger l'adoption des derniers perfectionnements dans l'art si délicat de l'instruction ? Est-il admissible que l'on enseigne encore les sciences naturelles sans recourir à la leçon de choses, sans montrer et démontrer aux élèves l'objet de la leçon ? Conçoit-on à notre époque une physique enseignée sans appareils, une chimie sans expériences, les sciences naturelles sans pièces naturelles ou artificielles ?

“ Difficiles à acquérir, à comprendre, quand ces notions nous sont expliquées pièces en main, conçoit-on le surmenage de ces petites têtes quand il leur faut se les assimiler de pure mémoire, par une sorte de tour de force, à moins que l'on ne se contente de les imprimer sur leurs circonvolutions cérébrales comme sur un phonographe ? Comme bien d'autres sans doute, j'ai vu des enfants de 15 ans me réciter la structure de l'oeil ou de l'oreille et avouer n'avoir jamais vu, ailleurs que sur quelques dessins, une représentation de ce qu'ils venaient de me “phonographier”, en déclarant d'ailleurs qu'ils n'y comprenaient absolument rien, et qu'ils n'en avaient aucune idée.

“ Comment intéresser dès lors des enfants à de pareils sujets ? ”

\* \* \*

Ce sont là, sans doute, des considérations et des critiques, qui, pour être très justifiées, ne laissent pas pourtant de rendre perplexes ceux qui ont en main la gouverne des choses et des hommes. Ce n'est pas tout qu'une réforme soit urgente, qu'une

amélioration s'impose. Encore faut-il être capable de remédier aux maux signalés. Faire des discours et écrire de bons articles contre l'*Ecolisme*, qui sévit bien un peu chez nous aussi, c'est bientôt fait et c'est besogne utile. Il faut autre chose et plus encore. En première ligne, peut-être, au Canada du moins, il faut convaincre les masses qu'elles ne doivent pas craindre les sacrifices quand il s'agit de l'école, à condition que ces sacrifices soient accomplis avec intelligence et non sans un souci très vif de garder nos aspirations comme race à la hauteur des traditions de nos ancêtres.

\* \* \*

Elles sont si belles nos traditions, et les nationales et les religieuses! En est-il de plus touchantes, et de plus vibrantes surtout, que celles qui se conservent dans nos villes et nos campagnes, à l'ombre de nos clochers? Nos cloches elles-mêmes, qui chantent matin, midi, et soir, l'*Angelus* de nos pères, savez-vous de plus joli symbolisme que celui qu'elles immortalisent?

Ces choses me revenaient en mémoire pendant que je lisais, l'autre soir, un curieux article de M. Jean Deligny (*Revue Augustinienne*—15 novembre 1907) sur les origines des cloches chrétiennes. Il paraît que la cloche est bien une création de l'Eglise, et non un souvenir du paganisme. D'après le P. Thurston, nous la devons à l'illustre patron de l'Irlande, à saint Patrice. M. E. Vacaudard, arguant que le *signum* des Gaulois est du VI<sup>e</sup> siècle, tandis que la *campana* du sud de l'Italie est du Ve siècle, optait pour l'Italie? Mais d'après le P. Thurston, la *campana* ne serait que la clochette, le *signum* se rapprocherait mieux du *sématron* des Grecs. " Nous croyons aux conclusions générales du P. Thurston, écrit le correspondant de la *Revue Augustinienne*; dans les monastères du sud de l'Italie, " la cloche n'était peut-être en effet que le *tintinnabulum* plus " ou moins sonore, qui, dans l'enceinte du monastère, appelait " les moines à la prière du jour et de la nuit. Combien plus " puissante devait être la cloche mise en branle par les rudes " missionnaires irlandais pour appeler à la prière, à la prédication, les hommes épars dans les vastes plaines ou les forêts!

“Quelle qu’en soit d’ailleurs l’origine première, qu’elle nous vienne des plaines de Campanie ou des rivages de l’Irlande, la cloche fut toujours dans l’Eglise messagère de la sainteté et de la prière. Si elle convoqua primitivement les âmes retirées du monde à la prière et à la contemplation, elle ne tarda pas à devenir conquérante et apostolique aux mains des missionnaires du Christ. Elle inaugurerait ce rôle magnifique qui allait grandir d’âge en âge, et que résume si bien l’inscription gravée sur la cloche de la cathédrale de Metz (1535) :

“*Laudo Deum verum, plebem voco, congrego clerum,  
Defunctos ploro, pestem fugo, festa decoro.*” (1)

\* \* \*

C’est aux environs de Metz, précisément, à Sedan, la ville aux tristes souvenirs, que M. Louis Arnould, notre ancien professeur de littérature française à Montréal, conduisait récemment les lecteurs du *Mois Littéraire et Pittoresque*. Nous en voulons parler pour clore cette chronique des idées; elle ne saurait mieux s’achever que sur cette évocation patriotique, des plus sincères et des plus touchantes.

Quand il nous donnait, à Montréal, l’an dernier, ses causeries sur le théâtre religieux, plus d’une fois, on s’en souvient, M. Arnould, dans une envolée délicate ou dans un protêt vigoureux, marqua la note de son patriotisme, fait d’amour de son pays et de respect de sa foi. Cette note on la retrouve, plus attendrie encore et plus émue, dans les douze pages du *Mois* (livraison de décembre), qu’il dédie pieusement à *ses deux fils, à ses quinze neveux, et à ceux de l’avenir*.

M. Arnould donc est allé visiter Sedan, Bazeilles, la “Maison de la dernière cartouche,” l’ossuaire de Bazeilles, et il raconte ses impressions en évoquant l’histoire, et quelle histoire! Qui, parmi nous, ne l’a pas lue cent fois! Il y a pourtant un grand intérêt à la retrouver, cette histoire de Sedan, sous la plume

---

(1) Je chante le vrai Dieu, je convoque le peuple et j’assemble le clergé, je pleure les défunts, je conjure les fléaux et je suis l’ornement des fêtes.

chaude, vibrante, et chrétienne et si française, du lettré délicat que nous avons tous connu, et dont, nous l'espérons, notre REVUE aura l'avantage l'un de ces jours de publier quelques bonnes pages.

Voyez, par exemple, les réflexions que lui inspirent cet ossuaire de Bazeilles, où dorment quatre mille soldats français et allemands, dont un milier à la vue des visiteurs: "Et dire que ce sont tous ces crânes, tous ces membres qui se sont battus à Sedan, qui ont agi, qui ont souffert, qui sont morts avec courage, avec héroïsme! Ils ont fait le suprême sacrifice pour la patrie, sa vie, son intégrité, son honneur, et pour elle ils ne peuvent plus rien. C'est nous, les successeurs, qui en avons la charge, et, véritablement, en face de tous ces monceaux d'ossements des martyres, nous faisons notre examen de conscience patriotique, et, devant les morts, les vivants se sentent honteux. Qu'avons-nous fait pour les venger? Ou, pour parler mieux, qu'avons-nous fait pour poursuivre leur oeuvre, pour guérir cette France blessée et mutilée, pour qui a coulé leur sang? Il semble que, du fond de ces funèbres caveaux, retentisse l'appel désespéré au pays: "Du fond de l'abîme j'ai crié, ô ma patrie, écoute ma voix!"

Ce n'est pas sans doute une idée nouvelle que celle du besoin de la revanche, hautement patriotique et après tout permise puisque hélas! la guerre est licite; mais on conviendra qu'elle s'affirme ici avec une rare vigueur de sentiment. Aussi, comprend-on très bien ces lignes par lesquelles M. Arnould termine son article, et qui nous serviront à nous également de mot de la fin: "Ces faits exacts et authentiques, nous n'avons pas le droit de les oublier. . . . Quand une famille a eu le malheur d'être atrocement souffletée et insultée, sous peine de forfaire au sens commun et à l'honneur, elle ne se laisse, pour rien au monde, séduire aux coquetteries de l'insulteur. Une dette d'honneur ne se prescrit jamais. . . .!"

*Elie Auclair.*